

011165

LES AMIS DE LA POLOGNE

REVUE
MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF :
ROSA BAILLY

REDACTION ET ADMINISTRATION
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

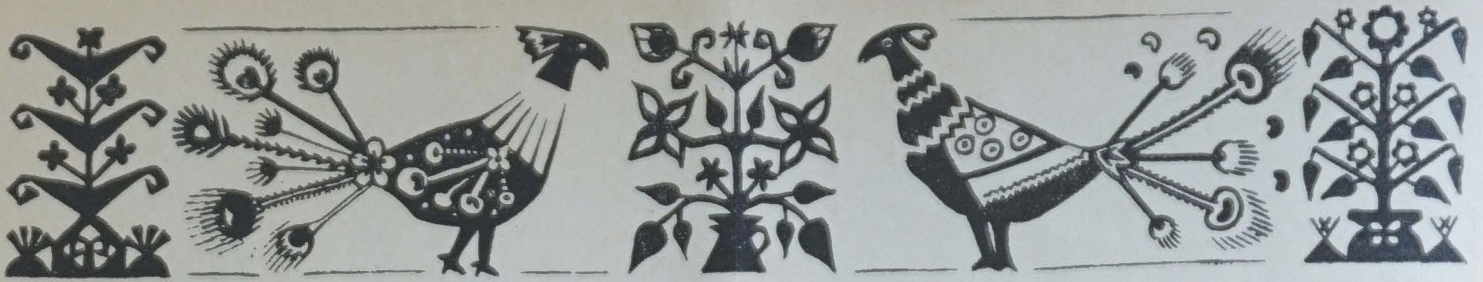
SOMMAIRE

Noël ! Noël ! : ROSA BAILLY. — Une lettre inédite de Saint-Saëns. — A l'Exposition Aéronautique de Milan. — Varsovie en chiffres. — La lutte pour les Cendres du Prophète : JEAN LORENTOWICZ. — La Crise et la Bibliothèque de Boy. — A travers l'Enseignement. — Un millier de Braves. — Une Evasion : L. GOLICZEWSKI. — Kazimierz-sur-Vistule. — Une Excursion aux Rochers d'Urycz : ROSA BAILLY. — Le Scoutisme polonais : H. KRAHOLSKA. — Escalier au Monastère de Czestochowa. — L'Aménagement de la Sola : J. R. — Vieille gravure Polonaise. — Gdynia de bois et de pierre. — L'Action des Amis de la Pologne.



TÊTE DE MONTAGNARD

Ladislav Skoczylas



NOEL! NOEL!



Madame Hélène de Chlapowska, Ambassadrice de Pologne, qui a su gagner les cœurs des Français comme ceux des Polonais par sa souriante bonne grâce et sa générosité inlassable, va cette année, comme tous les ans, réunir autour d'un arbre de Noël, les pauvres enfants de l'émigration polonaise.

Dans la salle qui est mise à sa disposition, chaque année, par un grand ami de la Pologne, M. le Chanoine Beussart, Directeur du Collège Stanislas, elle va réunir un millier de garçonnetts et de fillettes, qui s'émerveilleront du bel arbre givré et endiamanté, riront aux éclats aux aventures de Mickey Mouse, et chanteront en chœur les chansons de la patrie lointaine.

A la sortie, il sera remis à chacun, dans un sac bleu ou rose, une pièce d'étoffe, un joujou, des fruits et un petit sac de bonbons.

Quant aux enfants de la province, ou à ceux qui souffrent, malades, dans leurs lits, les dames de la colonie polonaise iront porter à domicile ces cadeaux, qui feront pour eux de Noël une vraie fête, et rendront espoir et confiance à leurs familles, tirées de leur découragement par cette pensée gracieuse et par la joie de leurs enfants.

Chers amis français, ne voulez-vous pas vous joindre à Mme de Chlapowska pour que les pauvres enfants de l'émigration se sentent au jour de Noël moins perdus, moins exilés ? Rappelez-vous avec quelle magnifique hospitalité, quel élan de cœur, la Pologne a accueilli tous ceux d'entre vous qui lui ont rendu visite : Anciens Combattants, Délégations d'Amis de la Pologne, Normaliens, Polytechniciens, congrès médicaux, scientifiques, voire même simples touristes. Vous vous êtes juré alors de lui exprimer une fois ou l'autre votre gratitude. Et vous tous qui, sans avoir eu le privilège d'aller voir la Pologne, connaissez sa grande âme toute de bonté, par votre intuition, par son histoire et sa littérature, vous voulez aussi, en ce jour de Noël, que ses enfants, qui se trouvent chez nous, se sentent chez eux.

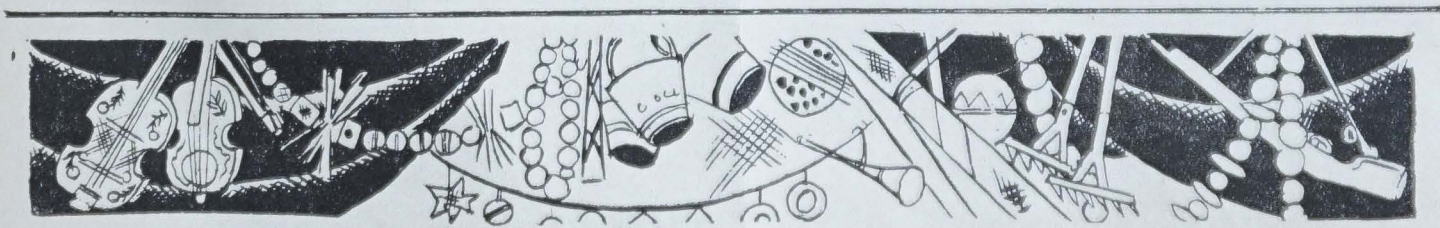
A nous, Français, d'offrir la gâterie, le petit sac de bonbons !

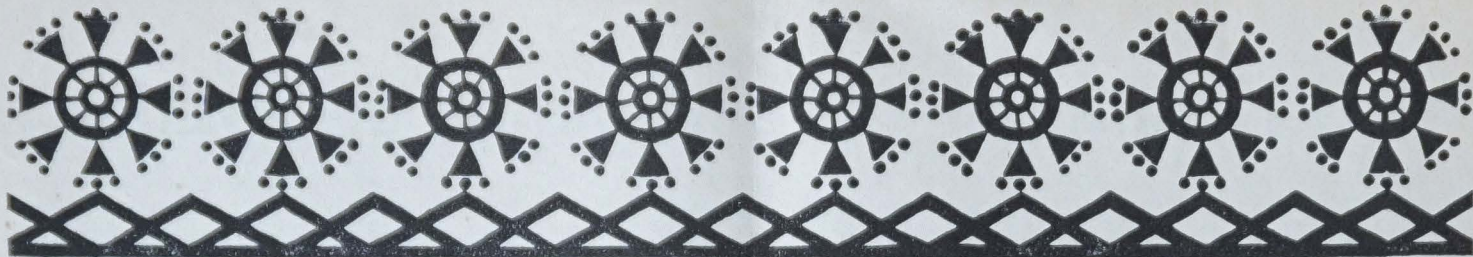
Chaque petit sac ne coûte qu'un franc. Mais il y a 1.500 enfants, au bas mot, à con tenter.

Envoyez-nous bien vite, lecteurs et amis, votre don qui, par les mains de Mme de Chlapowska, à laquelle il sera transmis, mettra tant de plaisir au cœur des petits enfants polonais et rendra plus léger le cœur de leurs parents.

ROSA BAILLY.

Chaque donateur recevra avec l'« oplatek » traditionnel une eau-forte du maître Constantin Brandel, tirée à un nombre limité d'exemplaires, et que les Amis de la Pologne ont fait exécuter tout spécialement pour le Noël de 1935.





Une Lettre inédite de Saint-Saëns



M. Casimir de Woznicki a bien voulu nous communiquer une lettre encore inédite de Saint-Saëns. Elle fait partie des collections de M. Prod'homme, administrateur des bibliothèques de l'Opéra et du Conservatoire.

Cette lettre présente pour tous les admirateurs de l'illustre compositeur un intérêt extraordinaire : c'est LA DERNIÈRE qu'il ait écrite, QUATRE HEURES AVANT SA MORT. Aussi, certaines phrases prennent-elles une allure poignante...

Quant aux polonisants, ils y trouveront la preuve de la bienveillance du Maître pour les artistes polonais, mais un jugement sur la langue polonaise qui ne laissera pas de les surprendre. Les Français se sont fait, par les yeux, une opinion sur cette langue « hérissé de couronnes », au point de n'en pas croire leurs oreilles, quand ils l'entendent dans sa douceur et son harmonie. Que pouvait dire Saint-Saëns de l'allemand, s'il pensait si peu de bien du polonais ?

A Madame La Tour d'Auribeau
St-Vincent

Alger.

16 décembre 1921

Chère Madame,

Jean vous a dit que je ne suis pas tout à fait bien en ce moment; déjà beaucoup mieux, je ne suis pas encore en état de recevoir des visites. Veuillez donc prévenir votre protégée qu'elle veuille bien attendre un peu. Rien ne presse; je suis ici pour longtemps et vous pouvez être sûre qu'envoyée par vous, la jeune cantatrice sera reçue avec la plus grande bienveillance.

J'ai lu les imprimés que vous m'avez communiqués. J'aime beaucoup les Polonais. J'en ai eu un pour élève et jamais élève ne m'a donné plus de satisfactions. J'ai beaucoup connu la Comtesse Branicka, adorable pianiste, la princesse Czartorizka, une des meilleures élèves de Chopin,

que je n'ai malheureusement pu entendre, et dont j'admire et cultive les œuvres merveilleuses. Et les Wieniawski, et Paderewski !

De plus, j'ai peine conscience de l'importance actuelle de la question polonaise.

Mais que voulez-vous ? je fais déjà partie de tant de comités, je paie tant de cotisations, je reçois tant de brochures que je n'ai pas même le temps de regarder, que la mesure est comble. Et puis il me reste si peu de temps à vivre ! Quelques jours encore et l'on se sera bien forcé de se passer de moi...

Entre nous, voulez-vous que je vous dise ? la Pologne a dans son sein un ennemi terrible, qui est peut-être le principal auteur des malheurs qui l'ont accablé; c'est sa langue. Personne ne peut apprendre le Polonais. Je suis allé à Varsovie du temps où la Russie la possédait encore — Je suis allé à l'Opéra. Quand le mouvement était lent, les chanteurs pouvaient encore s'en tirer; mais dans le cas contraire, ce'a faisait mal à entendre; la voix ne peut sortir que sur les voyelles, et elles sont entourées de tant de consonnes qu'elles sont étouffées.

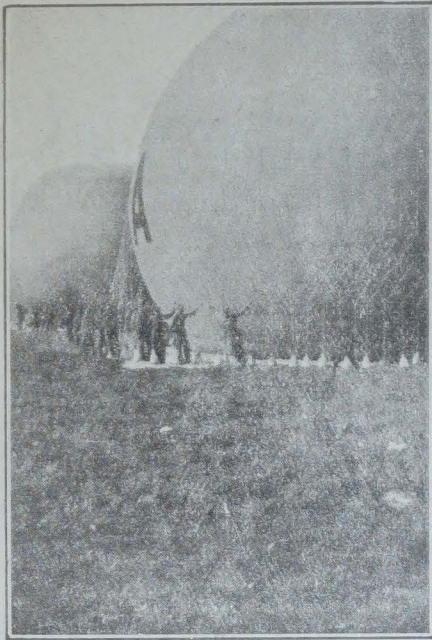
J'ai vu Mme Viardot, polyglotte extraordinaire, qui chantait même en Russe, faire des efforts inouïs pour arriver à chanter de petites chansons de Chopin qu'un Polonais lui apprenait pour un concert donné en l'honneur de l'illustre auteur.

Est-ce avec des conférences, avec des concerts, que l'on rendra à la Pologne ses anciennes frontières ? Je ne le crois pas. C'est pourtant ce qu'il faudrait, pour avoir contre la Russie, contre l'Allemagne, une barrière sérieuse et efficace. Mais est-ce possible ? On a vu tant de choses étonnantes dans ces dernières années qu'il ne faut désespérer de rien. Espérons donc contre toute espérance.

Avec mes sentiments de respectueuse sympathie.

C. SAINT-SAËNS.

A l'Exposition Aéronautique de Milan



A MOKOTOW, AVANT LA COUPE GORDON BENNETT

Sous le rapport de la quantité, la Pologne paraît occuper une place assez modeste à l'Exposition Aéronautique de Milan. Mais s'il s'agit de la qualité, elle dépasse de beaucoup bien d'autres nations.

Dès qu'on pénètre dans le stand polonais, on est frappé par l'étrange si'houette, rappelant un vau-tour, du célèbre avion de chasse P. 11. Nous avons sous les yeux le modèle évolué de cet avion, car nous savons qu'il existe déjà un P. 24 d'une extraordinaire rapidité que nous avons pu admirer, il y a peu de temps, à Varsovie pendant le meeting d'aviation de la coupe Gordon-Bennett, ainsi qu'un autre type, un peu plus ancien que le P. 24, de P. 11, avec un moteur polonais « Mercure VS2 », d'une force de 540 CV, qui éveille une grande curiosité parmi les visiteurs. La foule s'arrête devant lui et admire ses formes étudiées du point de vue aérodynamique, en même temps que du point de vue de la commodité de l'aviateur, qui grâce à une disposition spéciale voit de sa place au-dessus et au-dessous des ailes, ce qui pour le « chasseur » est d'une importance capitale.

Les gens de métier contemplent le P. 11 avec jalousie. C'est une si belle et si bonne machine ! Chacun peut la contempler librement, monter sur le petit escalier de bois et regarder la cabine du pilote. Les prospectus décrivent même exactement certaines particularités de construction.

Mais copier l'avion sera't difficile. On a déjà essayé dans deux pays sans y réussir.

L'avion moderne est comme une montre de précision. Toutes les pièces doivent s'accorder et se joindre à la perfection; alors seulement on peut espérer un rendement complet. Un état-major d'ingénieurs ne pourrait réaliser ce chef-d'œuvre d'un avion sans défaut. Seul, un travail repris à plusieurs fois, profitant chaque année des expériences précédentes et corrigeant les défauts constatés, permet d'arriver à un bon résultat. Le P. 11, c'est justement l'œuvre du constructeur génial que fut l'ingénieur Pulawski, malheureusement mort trop tôt, victime de son devoir d'aviateur; mais c'est aussi le fruit du travail persévérant de toute une série de techniciens, améliorant et perfectionnant à chaque fois la machine.

Il est bien dommage qu'on n'ait pas envoyé à l'exposition l'avionnette polonaise RWD. 9 qui a gagné le Challenge. L'avionnette américaine, au point de vue de la forme seulement, c'est vrai, est l'exacte copie de la polonaise; par contre, elle a un moteur à cylindres suspendus placés les uns à côtés des autres, tandis que l'avionnette polonaise a un moteur rotateur.

En revanche, à côté, dans le stand polonais, se trouve un des objets les plus curieux, peut-être, de l'exposition : C'est le moteur polonais G. V. 760 d'une force de 300 CV. Le poids du moteur est de 147 kg, c'est-à-dire moins de 500 grammes par cheval. C'est un record !

Les techniciens étrangers hochent la tête. Moteur léger, très bien exécuté, très élégant — mais travaille-t-il bien ? La grande légèreté a peut-être été obtenue aux dépens de la solidité de construction. Il y a des moteurs très légers, qui marchent pendant quelques heures — et qui ensuite ne sont



CHAMP D'AVIATION DE MOKOTOW, A VARSOVIE

bons à rien. Pendant le dernier Challenge, justement, les légers moteurs américains des avionnettes polonaises PZL 26 n'ont pas pu tenir quand ils se sont trouvés dans de mauvaises conditions atmosphériques. Ne dit-on pas aussi que les moteurs légers, mais mal construits, des machines allemandes du type « Klem » furent la cause de leur échec au Challenge ?

Mais les doutes sont écartés quand on lit l'inscription placée sous le moteur polonais. Avec ce moteur, les avionnettes polonaises RWD 9 ont gagné au Challenge de 1934 et 1935 la première et la deuxième place. Ces moteurs ont donc montré leur valeur dans les conditions les plus difficiles : dans le vol pour les épreuves techniques, où on les avait surchargés énormément, ou bien dans des atterrissages brusques, ou encore dans des vols de 10.000 km. dans des climats et des conditions de travail très différents les uns des autres. Et les techniciens regardent avec respect ces moteurs polonais.

Cependant, ce qui excite la plus grande curiosité, c'est encore l'enveloppe du ballon Kosciuszko,

décoré aux couleurs nationales, et entouré du blanc réseau de son filet. A côté de lui se trouve la nacelle, prête pour l'envol.

C'est le seul ballon qui soit exposé à Milan; il est célèbre par ses deux victoires dans la coupe Gordon-Bennet en 1933 et 1934. Des tableaux de couleur représentent les autres ballons polonais qui ont gagné les cinq premières places dans les trois dernières coupes Gordon-Bennett. Le fait que d'autres ballons que le Kosciuszko ont remporté des victoires, et en particulier le dernier de tous, le Polonia, est considéré comme une preuve du remarquable état de l'industrie du ballon dans ce pays.

A côté du ballon sont exposés des échantillons de toile gommée destinée à la stratosphère du professeur Piccard, qui désire commander en Pologne son ballon, pour monter à une hauteur de 30.000 mètres. On s'intéresse énormément à cette toile. Le commandant Mazurek, chef de l'atelier de tissage des toiles à ballon de Legionowo, près de Varsovie, se tient fièrement auprès de ses échantillons, heureux de son succès.

Varsovie en chiffres



L'Office Central de Statistique n'a publié que récemment les résultats de l'enquête sur la population totale de la Pologne faite à la fin de 1931 pour Varsovie. Quoique ces chiffres, déjà vieux de quelques années, ne répondent plus entièrement à la réalité, ils nous donnent cependant des aperçus intéressants sur les changements survenus en Pologne, depuis le précédent recensement de la population en 1921.

Dans ces dix années, le chiffre de la population de Varsovie est passé de 936.713 à 1.171.898, c'est à dire qu'il y a eu une augmentation de 235.185 habitants. L'accroissement s'est donc élevé à 25,1 p. 100. Cette augmentation est moindre que celle d'avant-guerre. Cela s'explique par deux phénomènes. D'abord l'excédent des naissances sur les décès diminue chaque année, quoique très légèrement. Cet excédent a été estimé à 6,8 p. 100. L'afflux des provinciaux à Varsovie joue un rôle bien plus important dans l'accroissement de la population de la capitale, puisqu'il forme les 3/4 de cet excédent. La deuxième cause de la diminution de cette croissance naturelle est la difficulté toujours plus grande de trouver des logements à Varsovie : les personnes ayant leurs occupations dans la ville logent le plus souvent en banlieue. Nous avons la preuve de cet état de choses dans ce fait

que pendant la même période de temps, la population du district de Varsovie a augmenté de 79,6 p. 100. Le district voisin de Radzimin n'a montré qu'un accroissement de 33,9 p. 100.

Naturellement, l'accroissement a été surtout sensible à la périphérie de la ville, et surtout dans les quartiers neufs, où l'on a construit beaucoup.

Au point de vue des religions, certains changements se sont fait sentir. Alors que le chiffre total de l'accroissement était, comme nous l'avons dit, de 25,1 p. 100, le nombre des chrétiens a augmenté de 30,8 p. 100, et celui des juifs de 13,6 p. 100 (dans le district de Varsovie, le nombre des juifs a augmenté de 64,1 p. 100). Le pourcentage de juifs dans la capitale est donc tombé de 33,1 p. 100 à 30,1 p. 100. En 1921, il y avait 310.322 juifs à Varsovie; en 1931, il y en avait 352.659. Cette diminution se fait sentir dans tous les quartiers. Les juifs, comme l'on sait, sont très inégalement répartis.

Les catholiques forment en 1931 67 p. 100 de la population totale. Les autres religions (en dehors des catholiques et des juifs) forment 2,9 p. 100; dans ce nombre sont compris 21.000 protestants.

La répartition des langues donne les chiffres suivants : 94,5 p. 100 des juifs ont indiqué comme langue de jargon judaïque (yiddish) et 0,9

d'entr'eux (10.225 personnes) ont indiqué une autre langue que la langue polonaise, (le russe, l'allemand, etc.).

Les enfants constituent 16,8 p. 100 de la population totale de Varsovie. Ce chiffre relativement minime vient de ce que beaucoup d'adultes sont venus à Varsovie chercher du travail. Entre les différents quartiers, le pourcentage des enfants varie sensiblement. Dans le centre, habité par la classe bourgeoise, le pourcentage des jeunes gens par rapport aux hommes faits varie de 13,8 à 13,4, tandis que dans la périphérie il dépasse 20 p. 100, et atteint dans certains points 25,5 p. 100.

Les quartiers les plus riches occupent un très faible pourcentage d'enfants. (Il ne faut pas oublier que dans ces quartiers se trouvent beaucoup de femmes célibataires, placées comme domestiques.)

Les sources de revenus de la population, en 1931, étaient principalement l'industrie et le commerce. 42,6 p. 100 de la population de la capitale en vivaient (499.597). Par comparaison avec 1921, ces chiffres accusent un progrès sensible, car à cet époque, 34,4 p. 100 seulement vivaient de l'industrie, qui commençait à peine à renaître après la guerre. Par contre, le nombre des personnes vivant du commerce (235.038) qui représentait 20,1 p. 100 de la population, en 1931, était en régression sur celui de 1921, qui représentait 23 p. 100. Sous la rubrique « commerce » on comprend : l'échange des marchandises, les opérations bancaires, les établissements gastronomiques, les agences de location, les assurances et les bureaux d'affaires.

Les communications et les transports sont une source de revenus pour 8,4 de la population.

Le reste vit des services publics, de l'enseignement, des œuvres post-scolaires et culturelles, de l'Assistance et de l'hygiène. Il faut ajouter à cela les gens de service. Enfin, une certaine partie ne se livre pas à un travail rémunérateur : ce sont les retraités et les invalides, les rentiers, ou ceux qui vivent dans les établissements de l'Assistance Publique ou les prisons.

Les industries qui occupent les premières places à Varsovie sont : la métallurgie, la cordonnerie, la confection, et l'industrie du bâtiment.

La plus grande densité de population se rencontre, bien entendu, dans le centre de la ville. Dans les limites de la Varsovie d'avant-guerre, un immeuble compte en moyenne 100 habitants (ce chiffre monte à 256,7 dans le quartier juif), tandis que dans les faubourgs ce chiffre varie de 37,9 à 12,6 p. 100.

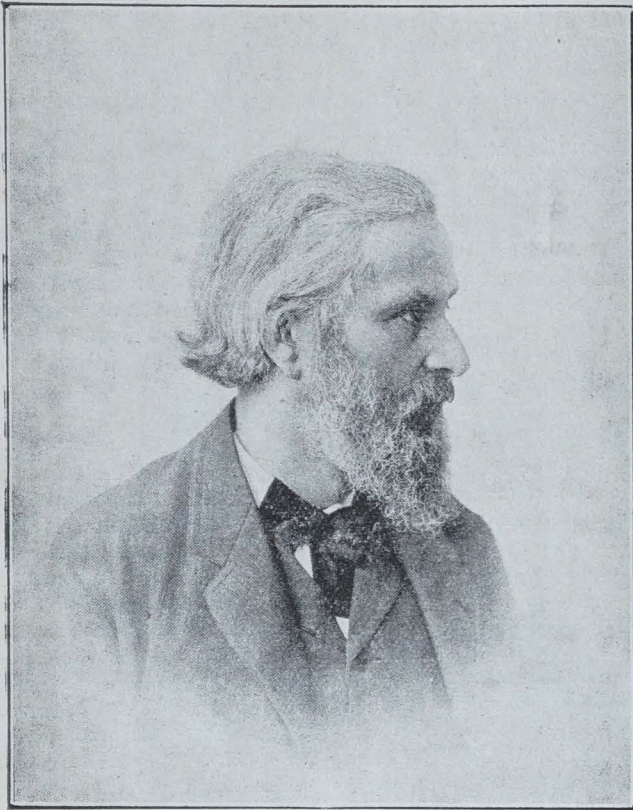
Le nombre des maisons de bois, dans les limites de l'ancienne Varsovie, varie de 4,2 à 17,7 p. 100 du nombre total des immeubles de la ville. Dans le faubourg de Praga, ce chiffre monte déjà à 38 p. 100 et dans d'autres faubourgs, il atteint : à Mokołow, Sielce, Czerniakow : 36,7 — à Grochow 50,2 — à Powazki, Zoliborz et Marymont 51,1 — à Wo'i, Ochoc, Czysa et Pola, 51,6 — à Pelzowizno, Targowek, Nowy Brodno, 75,3 p. 100.

Un fait illustre éloquemment le manque d'habitations dont souffre la capitale : le nombre des maisons à une pièce, qui s'élève à 29,9 p. 100 dans le quartier de Nalewki et à 71,5 p. 100 à Woli, Czysa, Ochoc — donnant en moyenne pour tout Varsovie 42,6 maisons à une pièce, dans laquelle logent souvent plusieurs familles.



ON FÊTE NOEL A LOWICZ

La Lutte pour les Cendres du Prophète



LADISLAS MICKIEWICZ

L'exhumation des cendres de Mickiewicz et leur translation dans un autre cercueil eu lieu la veille de la cérémonie solennelle, en présence de la famille et de quelques amis intimes. Le corps d'Adam Mickiewicz était enveloppé d'herbes aromatiques d'où l'on retira quelques os, une croix et cinq kopeks de cuivre. Ces monnaies lui avaient été données jadis par Armand Lévy. « Quand j'étais petit, avait-il dit alors, ma mère me donnait aussi cinq kopeks pour m'acheter des bonbons. »

La jeunesse radicale se préparait à la cérémonie avec ardeur. Quand les journaux de Galicie annoncèrent qu'au nom de l'Emigration tout entière, Ladislav Czartoryski parlerait sur le Wawel, les cercles révolutionnaires de la colonie polonaise de Paris décidèrent d'insérer une protestation dans les journaux républicains français. Avec les délégués de Cracovie était venu aussi de Pologne un « représentant des Etudiants » que la jeunesse des Ecoles voulut ignorer, tandis qu'elle recevait chaleureusement François Siedlecki, nommé par les Etudiants de Cracovie eux-mêmes. Siedlecki vint à la cérémonie comme représentant de la jeunesse radicale, mais promit de ne pas parler au cimetière.

Le 28 juin, nous arrivâmes en rangs serrés au cimetière de Montmorency. Notre Mickiewicz n'était-il pas le plus pur représentant du socialisme national ? On me demanda d'écrire dans « l'Eveil »

une étude sur « Adam Mickiewicz révolutionnaire et socialiste ». J'y analysai les articles du poète dans « Le Pèlerinage Polonais » et dans la « Tribune des Peuples », ainsi que les fragments du « Livre des Pèlerins Polonais ». J'avais extrait avidement de ces ouvrages des phrases de ce genre : « Le sentiment socialiste est l'aspiration de notre âme vers une existence plus heureuse, non pas une existence individuelle, mais une existence de la société tout entière, basée sur la solidarité de tous. Le sentiment socialiste ne sera une source d'action et de vérité que quand il se réalisera passionnément dans l'âme des patriotes. » Nous arrivâmes avec les délégations et les couronnes. Il y avait l'immense couronne rouge des « Socialistes Nationaux » ornée d'un ruban noir portant une inscription tirée des articles de la Légion Polonaise de 1848 : « A chaque commune, un morceau de terre commun sous la protection de la nation. » La rédaction de « l'Eveil » apporta au « Pèlerin Polonais » une couronne d'épines argentée, avec un aigle d'argent sur fonds rouge. L'Union des Sociétés de la Jeunesse Polonaise à l'Etranger offrait une grande couronne de lauriers avec l'inscription tirée du « Livre des Pèlerins Polonais » : « Et moi, je vous dis que les sages d'entre vous, ce ne sont pas ceux qui se sont enrichis en vendant leur science et en achetant ainsi des richesses périssables, et l'or et la faveur des puissants. Les véritables sages sont ceux qui vous ont appris le mot de liberté et ont souffert la prison et les coups ; et ceux qui ont le plus souffert seront les plus respectés ; et ceux qui ont payé de leur vie l'enseignement de la vérité seront considérés comme des saints. » Enfin, la délégation des Femmes Polonaises déposa une palme d'argent sur un coussin de velours rouge, avec l'inscription : « A Adam Mickiewicz, les Polonaises de Paris » et la devise : « A notre compagnon de vie, la femme, qu'on accorde les droits civiques et l'égalité dans tous les autres droits », tirée des articles de la Légion.

Au cimetière étaient rassemblées beaucoup de personnes, mais il n'y avait pas la foule que nous avions attendue. A côté du tombeau de Mickiewicz étaient les débris du cercueil de zinc dans lequel le poète avait été enterré à Constantinople. Nous demandâmes au gardien du cimetière de nous prêter des ciseaux, et nous coupâmes ces débris en menus morceaux, que nous distribuâmes au public. Nous fûmes littéralement assiégés par les assistants désireux d'avoir un morceau de cette précieuse relique.

On nous annonça que Renan était déjà là, en avance sur l'heure prévue. Sachant que Renan, malade de la goutte, pouvait difficilement se tenir sur ses jambes, deux d'entre nous le prirent sous les bras et le conduisirent au tombeau de Mickiewicz. Je l'aperçus alors pour la première fois. Il était obèse et essoufflé, marchait avec difficulté, et semblait grandement incommodé par la chaleur. Si ce n'avait été son fin et subtil sourire de sceptique, Renan aurait fait l'effet d'un gros curé polonais. Ladislav Mickiewicz, voyant sa fatigue, fit signe de commencer la cérémonie, bien que la délégation de

la Société Historique et Littéraire ne fût pas encore arrivée. Nous conduisîmes Renan sur une tribune en bois improvisée, et il commença son discours. Renan ne savait pas improviser. Il avait soigneusement et sérieusement préparé ses paroles. Quelques jours avant la cérémonie, il avait demandé qu'on lui envoie quelques exemplaires des conférences du poète au Collège de France. Renan n'était pas, à proprement parler, un grand orateur; mais chaque mot de son discours avait été longuement pesé et mûri, et possédait ce charme dont il avait le secret. Renan ne manqua pas de parler de « la pauvre Pologne », car les Français les mieux intentionnés de ce temps nous jetaient toujours cette aumône. Mais il sut aussi souligner la portée universelle et humaine de l'œuvre de Mickiewicz. « Nos vieilles salles, dit Renan, gardent encore l'écho de ses paroles. Les quelques survivants de ces temps historiques pourraient nous dire combien ces mots renfermaient d'ivresse, de grâce et de puissance magique. Le nom de Mickiewicz, lie pour nous, dans une trinité glorieuse, avec deux autres noms qui nous sont chers : Michelet et Quinet, est devenu le symbole de nos anciennes gloires et de nos joies passées... Les hommes raisonnables se contredisent. Mais le poète, qui ne doute jamais, qui, après chaque défaite, retrouve des forces plus ardentes pour une œuvre nouvelle, ne perd jamais la foi. Tel était Mickiewicz. Il y avait en lui des ressources infinies de résurrection. Il connaissait la souffrance, mais il ignorait le désespoir. Ce sont des gens puissants, que ceux qui possèdent à ce degré le sens de la puissance universelle... Ce grand idéaliste était un grand patriote, mais c'était avant tout un croyant. Et parce que la souffrance est la cause de la foi en l'immortalité, les battements de son cœur lui avaient révélé, et son imagination de poète lui faisait pressentir, que le dur travail et les souffrances sans nombre de l'humanité ne pouvaient pas être vains. » Parlant des cours de Mickiewicz au Collège de France, Renan s'écria : « Ah ! combien il est difficile de s'enfermer dans les limites d'un programme, quand on possède en soi l'ivresse de l'infini ! Nous sommes fiers de lui, de lui tout entier : de ses prévisions hardies, de ses aspirations frémissantes et de ses mille illusions prophétiques. Nous avons écrit son nom sur le tableau de marbre où sont inscrits ceux de ses frères qui l'ont précédé. Il a obtenu le plus grand honneur qu'on puisse rêver : l'enthousiasme populaire. »

Les délégués de la Société Historique et Littéraire arrivèrent avant la fin du discours de Renan. On leur donna la parole. Après le discours de Czartoryski, Waliszewski prononça son poème de circonstance. Mais le véritable ton de la cérémonie fut donné plus tard, par les discours qui suivirent. Jules Lermina, délégué de la Société Internationale des Littérateurs, souligna très fort que Mickiewicz était « le plus pur et le plus ardent défenseur du droit des peuples, le plus courageux ennemi de ce qui constitue la négation de la foi en la Mission spirituelle de l'humanité : la force brutale » Mme Nabelak, veuve d'un héros tombé à l'insurrection de 1831 contre la Russie, parla au nom des Polonaises. Enfin, des discours pleins de

flamme furent prononcés par les représentants de nos groupes radicaux : Boleslas Limanowski au nom des Socialistes Nationaux, Stanislas Baranski au nom de l'Union des Sociétés d'Etudiants à l'Etranger. Ces discours donnèrent à la cérémonie jusqu'alors froide et officielle, où avait résonné la phraséologie vide de la vieille génération polonaise, un caractère de chaleur et d'enthousiasme qui nous valut la sympathie des auditeurs. Pour un moment, les cendres du Prophète furent vraiment à nous, symbole de toute notre action révolutionnaire.

Nous primes le cercueil sur nos épaules et le transportâmes ainsi jusqu'à la porte de l'église de Montmorency, dans laquelle se trouvent les tombeaux de Niemcewicz et de Kniaziewicz. Le soir de ce même jour, nous nous retrouvâmes à la Gare de l'Est pour dire un dernier adieu aux cendres du Poète.

**

La tenue de notre Comité pendant la cérémonie de l'exhumation excita l'indignation de la vieille emigration, czartoryskiens et batignollais. Nous apprimes bientôt que la couronne d'épines de l'Éveil n'avait pas accompagné le Poète jusqu'à Cracovie, et que sur les autres couronnes les inscriptions révolutionnaires avaient été retirées. Ce fut la source d'irritations, de mensonges et de querelles sans fin. Ladislas Mickiewicz, lui non plus, n'était pas content de nous. Il craignait sans doute qu'on le soupçonnât de trop de bienveillance pour nous. Il ne se calma que lorsque Waliszewski, blessé dans sa vanité d'auteur, écrivit dans le « Pays » de Saint-Petersbourg, qu'« un certain groupe sans dénomination ni programme bien défini, n'ayant rien fait dans aucune direction que ce soit, avait voulu s'emparer à son profit d'une cérémonie nationale, lui donnant à dessein un caractère de propagande socialiste et révolutionnaire. « Waliszewski se plaignait ensuite que « ces figures étrangères, sorties on ne sait d'où, représentant on ne sait quoi, l'aient attiré dans le plus honteux des guet-apens, en le forçant à prendre part, sans le vouloir et sans le savoir, à une cérémonie qui, dès le commencement, avait pris le caractère d'une démonstration politique ».

Le ton de cet article était particulièrement blessant; aussi l'indignation fut-elle grande dans les milieux de la jeune colonie révolutionnaire. On décida de régler les comptes avec Waliszewski... par un duel. Au nom de notre Comité, Stanislas Bouffal, candidat aux sciences mathématiques de l'Université de Dorpath, envoya une lettre d'insultes recommandée à Waliszewski. Celui-ci ne répondit pas, bien que Bouffal ait publié ensuite sa lettre dans l'Éveil. Il paraît que Waliszewski constitua un conseil de ses « amis », et que ceux-ci décidèrent qu'il ne devait pas être tenu pour responsable, « au point de vue de l'honneur », de ses articles de journaux.

Cette décision perdit définitivement Waliszewski à nos yeux. Peu de temps après, il devint un si ardent défenseur et flatteur du tzar, qu'il cessa en quelque sorte d'exister pour la colonie polonaise de Paris.

Jean LORENTOWICZ.

La Crise et la Bibliothèque de Boy



Ayant lu dans la presse polonaise que la « Bibliothèque de Boy », une de nos plus belles éditions, et dont les tomes paraissaient jusqu'ici avec une régularité exemplaire, allait être supprimée, nous sommes allés demander des éclaircissements à son créateur et animateur, Boy-Zelenski.

— La nouvelle que nous avons lue dans la presse est elle exacte? lui avons-nous demandé.

— Dans une certaine mesure, oui; mais pas entièrement, répondit Boy.

— Que signifie donc le mot de « suppression »?

— Justement : il n'y a pas de suppression. La « Bibliothèque de Boy » continue à exister comme par le passé. Mais ses éditions, c'est-à-dire la production de nouveaux tomes des « Chefs d'œuvre de la Littérature Française », qui déjà s'étaient



BOY, MADAME ZELENSKA ET LEURS AMIS
EXPÉDIANT LES VOLUMES

bien ralenties ces derniers temps par la force des choses, cessent pour le moment jusqu'à ce que vienne un temps où les conditions matérielles permettront de les reprendre. Nous avons loyalement informé de ce fait nos abonnés, et c'est là la source des informations qui ont paru dans la presse. L'édition cesse de paraître au moment où elle a déjà accompli les deux tiers de son œuvre : des cent et quelques volumes de mes anciennes traductions, elle en a fait paraître quatre-vingt. Le moment est venu de reprendre haleine.

— En combien de temps ont paru les volumes de la « Bibliothèque de Boy » ?

— Vous voulez dire dans leur nouvelle forme? Cinq ans et demi. Il y a six ans, j'eus l'idée de publier en une seule édition, revue et corrigée, les traductions qui avaient été données dans les an-

nées de guerre et d'après-guerre, et qui ne me donnaient satisfaction, ni au point de vue de la présentation, ni au point de vue du texte que je trouvais souvent bien imparfait. L'une après l'autre, je revis et corrigeai mes traductions pour leur donner un style plus naturel et plus coulant. Les nouvelles éditions sortirent par séries, deux tomes tous les deux mois, sous forme d'abonnements. Au commencement — mais pendant très peu de temps — le prix des abonnements couvrit les frais d'édition. Pour le travail — puisqu'il ne pouvait en être autrement — nous le fournissions gratuitement, moi et ma femme, qui fut pour moi dans cette œuvre une collaboratrice aussi compétente que dévouée. Mais bientôt vinrent les années de crise, et nous marquâmes un arrêt. Le budget des intellectuels s'amenuisait de plus en plus. Malgré

les témoignages de bonne volonté et de reconnaissance, le nombre des abonnés diminuait à chaque livraison, et le déficit s'augmentait d'autant — jusqu'au moment où l'édition de nouveaux tomes devint chose impossible, du moins dans les circonstances actuelles.

— Le résultat de tout cela, en somme...

— Plusieurs années de travail acharné, quelques dizaines de milliers de zlotys de perte, et des dettes qu'il faut maintenant payer. Mais ce sont là des affaires privées, qui intéressent fort peu le public. Le bilan moral est plus important; et là, nous pouvons être satisfaits. Editer — et éditer dans la perfection — au cours de ces terribles quelques dernières années 80 tomes de chefs-d'œuvre classiques, c'est quelque chose. Tout Montaigne, tout Rabelais, dix tomes des œuvres choisies de Stendhal...

— Est-ce que, dans cette nouvelle édition, vous n'avez publié que vos anciennes traductions?

— Mais pas du tout ! Elle contient toute une série de traductions inédites : la « Chanson de Roland », le « Lamiel », la « Vie d'Henri Brulard » et les « Mémoires d'un égotiste » de Stendhal; le « Voyage en Pologne », le « Médecin de Campagne », « Eugénie Grandet », « Curatelle » et d'autres récits de Balzac; les « Caractères et Anecdotes » de Chamfort; le « Cahier Rouge » de Constant; le « Discours sur les Passions de l'amour » de Pascal. Outre cela, j'ai d'autres traductions, toutes prêtes. (« Lucien Leuven », de Sainte Beuve; la « Dernière aventure d'un homme de quarante cinq ans » de Rétif de la Bretonne, etc.). Mais que faire? Il faut attendre des temps meilleurs!

— Quels sont les auteurs qui ont paru dans cette édition de votre œuvre complète?

— Outre le vieux poème de Tristan et Iseult et la Chanson de Roland, la nouvelle édition comprend les noms suivants : Diderot, Stendhal, Balzac, Lesage, Rabelais, Laclous, Bernardin de Saint-Pierre, Gautier, Musset, Racine, Constant, Rousseau, La Rochefoucault, Mérimée, Montaigne, Voltaire, Marivaux, Beaumarchais, Montesquieu, Chateaubriand, Pascal, Chamfort, l'abbé Prévost, Murger, Descartes, Verlaine.

C'est une liste imposante ! Et vous dites que la suspension n'est pas la liquidation ?...

— Naturellement ! En réalité, les abonnés fidèles — et ces derniers temps il en restait bien peu — ayant reçu 80 tomes, ne recevront plus rien pour le moment. Voilà tout. Par contre, les nouveaux abonnés, s'il s'en trouve, pourront recevoir l'un après l'autre les 80 tomes déjà parus. L'édition ne sera ni dévaluée, ni « jetée au panier ». On pourra toujours se la procurer, soit en une fois, soit par livraisons, en s'abonnant. Toutes facilités seront données aux nouveaux acquéreurs. Plus il s'en trouvera, plus rapidement on pourra ressusciter et achever la « Bibliothèque de Boy ».

— Quels ont été vos sentiments, quand vous avez décidé de fermer la Bibliothèque ?

— Il va sans dire que j'avais un grand regret... Tant de travail pour en arriver là.. Mais je dois reconnaître aussi que malgré tout, j'avais un sentiment de soulagement. C'était un fameux boulet qu'on m'enlevait ! Sans parler de l'impossibilité matérielle où je me trouvais de continuer, j'avais besoin de me reposer un peu. Et il faut aussi donner un peu de repos aux autres... Mais je ne perds pas l'espérance de reprendre un jour et de finir mon œuvre, tôt ou tard...

A travers l'Enseignement



Echanges de stagiaires

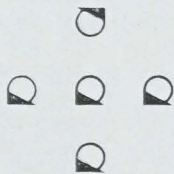
Pendant les vacances dernières, environ 600 étudiants polonais sont allés faire des travaux pratiques à l'étranger. Ils se répartissaient comme suit : 112 en Jugoslavie, 45 en Roumanie, 60 en Hongrie, 48 en France, 28 en Tchéco-Slovaquie, 17 en Bulgarie, 16 en Allemagne, 13 en Angleterre, 12 en Esthonie, 12 en Lettonie, 9 en Finlande, 5 en Suède, 5 en Italie, 3 en Palestine, 3 en Suisse, 2 en Grèce, 2 en Belgique, et le reste dans d'autres pays. En échange, ces divers pays devaient envoyer leurs étudiants exercer des travaux pratiques en Po-

logne. 500 étudiants étrangers sont ainsi venus en Pologne pendant les vacances. De ce nombre, 79 venaient de Jugoslavie, 53 de Hongrie, 50 de Roumanie, 32 de Tchéco-Slovaquie, 24 de Lettonie, 22 de France, 16 d'Esthonie, 12 de Bulgarie, 7 de Finlande, 3 d'Italie, etc.

Les branches choisies étaient les travaux techniques, l'agronomie, l'horticulture, la médecine et le commerce. Toutes ces études étaient payantes. Deux étudiants étrangers venus exercer en Pologne avaient droit de voyage gratuit sur tous les chemins de fer polonais.

(Polska Zachodnia).

UN MILLIER DE BRAVES



LADISLAS GOLICZEWSKI

« Un millier de braves » : c'est le titre d'une chanson militaire, M. Ladislav Goliczewski en a fait le titre de ses mémoires.

Il avait 18 ans et il venait, avec ses camarades, de rejeter les troupes allemandes de son village de Grajewo.

Mais la Pologne à peine renaissante devait tenir tête à l'invasion bolchévique.

Le jeune garçon s'engage. L'année suivante, il est caporal dans un bataillon d'infanterie, composé de garçons qui ne sont pas plus âgés que lui.

C'est peut-être l'un d'eux qui repose aujourd'hui sous les arcades du Jardin de Saxe, Soldat Inconnu que révère la nation...

M. Goliczewski a survécu à ses blessures et à une dure captivité, et cela nous vaut aujourd'hui des mémoires sur la guerre polono-bolchévique, comme nous n'en avons pas encore : ceux d'un simple sergent qui n'a pas vu l'ensemble des opérations, et qui pourtant, comme les chefs, a décidé de la victoire.

Ces mémoires, écrits avec infiniment de simplicité et de naturel, sont par là des plus vivants. On y retrouve les paysages et les saisons de la Pologne des confins; les détails de la vie quotidienne des armées improvisées de la Pologne renaissante, et surtout le caractère du soldat polonais, infiniment sympathique. Il est plein de courage, mais il n'est nullement agressif. Il pourra être fait prisonnier par les Bolchéviques et cruellement maltraité par eux, il le relatera sans aucune haine, et même sans rancune.

Il lui arrive même de nous narrer telle horrible histoire, qui le remplit de douleur et d'effroi, — par exemple celle de son camarade enterré vi-

vant par les ennemis, — sans faire paraître la moindre soif de vengeance. En lui aucun de ces sentiments négatifs qui se nomment la haine de races, l'envie, l'amertume...

Son cœur est au contraire tout débordant du besoin d'aimer. Il parle de ses chefs en de tels termes : « Notre sous-lieutenant était doux, accessible, aimable. Il avait son cœur d'ange sur la main. »

Ses camarades lui sont chers comme des frères. On les voit se battre ensemble, comme de grands gamins, et à vrai dire, ces jeunes volontaires sont-ils autre chose, ces jeunes gens qui s'appellent par des diminutifs : Wladek, Michas, Staszek, Franck... Pour demeurer ensemble, ils sont prêts à affronter les pires dangers. C'est souvent que l'on rencontre de telles réflexions : « Dieu merci, les volontaires pour les patrouilles ne manquaient pas : au contraire, il y en avait toujours trop, et ceux qu'on évincait faisaient piteuse mine. » Quels transports de joie lorsqu'ils se retrouvent ! Quel deuil lorsqu'il faut laisser l'un d'eux au cimetière ! « Mes chers camarades m'accueillaient par une effusion pas ordinaire. Et de me jeter en l'air, et de m'embrasser, et de m'acclamer, et de m'étreindre, c'était sans fin. Pendant ce tapage, la porte s'ouvre bruyamment, et voici que tombe chez nous le sous-lieutenant Szymanski, avec un choc d'éperons et des cris joyeux :

— Wladek, tu vis donc, frère .

— Je vis, mon petit chéri, je vis !

Nos bras s'ouvrent, et longtemps nous nous tenons enlacés dans une étreinte puissante et fraternelle. »

Ces jeunes gens ressemblent aux soldats fran-

çais, par leur intelligence et leur sens du « système D. » Ils ont adopté notre mot « combine ».

Comme les soldats de 93, ils sont entraînés par l'enthousiasme le plus pur. Ils peuvent marcher sans souliers et la faim au ventre. Une chanson les soutient.

« ... Nous fûmes étranglés par cet ordre soudain : Interdit de chanter ! En chantant, nous faisions fuir les soucis et nous faisions taire la faim. »

Ils eurent faim, certes, pendant cette campagne entreprise sur une Pologne dévastée par la grande guerre. Les vivres manquaient souvent : « les temps étaient vraiment durs, et c'est seulement un idéal comme le nôtre qui nous permettait de continuer cette guerre. Le pain, il y avait déjà longtemps que nous n'en avions pas vu. On nous rationnait de biscuits en miettes et moisissés. Deux poignées pour chaque gueule, et cela doit te suffire, mon frère, pour 24 heures : une soupe bien légère, un peu de marmelade et 10 cigarettes, cela nous tenait en vie. »

Comme les volontaires de 93, aussi, ils manquent de souliers. La couverture du livre représentait deux pieds nus et ensanglantés : ces pieds du fantassin avec lesquels se gagnent les batailles !

De telles petites scènes attestent ce manque d'objets si nécessaire : « Des volontaires pour la patrouille ? — demandai-je, à mes gars — 1, 2, 3, ! toute la compagnie se lève comme un seul homme. C'est trop, il faut choisir. Et maintenant, il faut changer de bottes. Celui qui va en patrouille, il faut qu'il ait des bottes entières. »

«... De l'état des uniformes, mieux vaut ne pas parler. Sur 30 hommes, 10 étaient pieds nus, et le chef du détachement avait des trous à son pantalon, retenu par des ficelles, de façon à ne pas trop laisser son caleçon s'échapper à la lumière du jour. »

A la nourriture par trop insuffisante, nos gars suppléent, comme bien on pense, par plus d'un chapardage. « Pendant la marche, ou au repos dans les villages, disparaissaient les fromages se chauffant paresseusement au soleil. Souvent, et même assez souvent, les poules « égarées » ne revenaient pas au poulailler familial : les oies et les canards se noyaient, les cochons des campagnards, trop peu méfiants, souvent s'enfuyaient. La fureur des paysans dépouillés, qui s'emportaient devant le visage attristé de notre cher vieux Capitaine Pyszek, et ses menaces de conseil de guerre, tout cela ne servait à rien. » La famine faisait des siennes, et les grognards réussissaient à caher oies, poules, canards ou porceaux, et à les partager équitablement entre les camarades. « Nous aimions observer la mine attrapée que faisait notre capitaine lorsque notre bataillon, rassemblé après une nuit passée dans un village, attendait, et que notre bon vieux donnait le rapport, escorté par des « babas » et des paysans se lamentant. Il était mauvais, enragé, et tout finissait par un ordre donné à l'adjudant de délivrer des bons de réquisitions. »

L'histoire des marches tient une grande place

dans ces mémoires : « On nous passe à mi-voix l'ordre : Allongez vos jambes ; Nous sommes déjà hideusement fatigué, et ces frères là nous font « allonger les jambes » !

Pour achever nos misères, la pluie se met à tomber à torrent et nos pieds douloureux s'enfoncent jusqu'aux chevilles dans la terre détrempecée... » « Il faisait déjà sombre quand l'alarme nous remet sur nos malheureux pieds. Il faut continuer notre marche. La pluie tombe à torrents et sans interruption. De la boue sur la route, au-dessus des genoux. Dans cette infernale nuit noire, il est difficile de choisir les meilleurs endroits et d'éviter les mares. Aussi, nous patageons follement pour avancer et ne pas perdre la colonne. Par dessus le marché, un convoi de cavaliers, qui nous dépasse, nous jette de la boue dans les yeux, et de temps en temps, les artilleurs nous appellent à la rescousse pour tirer des fondrières les canons à demi-enterrés.

« Cette quatrième nuit sans sommeil d'une marche ininterrompue nous dégoûtait de la vie d'une façon incroyable. Quand on s'arrêta un moment pour s'orienter, les soldats tombèrent immédiatement sans connaissance sur la terre engluée de boue et s'endormirent. Ils dormaient si fort, qu'il fallut rudement les secouer par l'épaule, les tirer par les oreilles, leur donner même des coups de pied, pour leur faire reprendre connaissance. Quand nous nous remîmes en marche, nous dormions en marchant, et on dort très bien ainsi. On ne se réveille que si on heurte quelque chose du pied, si l'on tombe sur son compagnon endormi, ou si on se casse le nez sur l'équipement de celui qui va devant. On se réveille un moment : on rattrape l'équilibre : on jure : on se remet droit et on recommence à dormir. Que celui qui ne me croit pas, parte en guerre à la première occasion, et nous nous comprendrons ensuite. »

Ce qui précède montre déjà quel était le terrain des opérations : la terre boueuse, trempée, marécageuse de la Pologne : les routes tout en fondrières : les marais où des armées peuvent se perdre avant d'avoir atteint l'ennemi.

Mais ces régions déshéritées ont, par les beaux jours, le charme de la sauvagerie que les soldats savent goûter pendant les jours de répit que leur laisse la guerre.

Il leur arrive, s'ils sont tout près des lignes bolchéviques, et dans une tranquillité relative, de fraterniser avec les voisins d'en face. On s'entend pour cesser le tir à certaines heures, pour se rendre des visites et se faire de menus cadeaux, du pain noir et du lait frais de la part des Russes, et des victuailles « bourgeoises » de la part des Polonais : café, omelette, lard, voir même poule farcie, canards ou oies. Mais les Moscovites multiplient leurs visites et commencent la propagande bolchévique. Il faut cesser.

Voici nos héros dans les anciennes tranchées de la grande guerre : « Dans ces tranchées, hérissées de 7 rangs de fil de fer barbelé, nous prîmes notre repos. Combien de temps durerait-il ? — mystère. Du reste, nous avions des soucis plus grands,

et bien des consolations. Par exemple, imaginez ce tableau : tu es assis, mon frère, sur la pente d'une colline, sur un gazon moelleux, duveté et tout embaumé de fleurs des champs. Tu te réchauffes le corps au soleil et tu hennis de plaisir. Ou bien, tu pêches, ou bien tu nages dans le lac en frappant l'eau sans souci. » Ou bien, nous trouvons nos gars dans un « salon », c'est-à-dire dans un coin des chaumières en train de lire la Trilogie de Sienkiewicz, ou les Cendres de Zeromski, quand ce n'est pas le Beniowski de Sirko, (Sieroszewski), lectures qui conviennent à l'âge de ces jeunes enfants et de ces jeunes héros. Les hauteurs couvertes de sapins protègent nos gars de l'observateur ennemi, et les fils de fer les mettent à l'abri d'une attaque par surprise. Les voici donc hors de danger et joyeux, et justement quand ils sont si gais, quand ils ne désirent plus que rester ainsi toute leur vie, voici que soudain, on jette des grenades tout près. La terre gémit un peu, le soleil s'éteint du coup, les poissons effrayés fuient au fond du lac, et toi, frère, tu fuis à toutes jambes, sous la colline, dans l'attirail de ton grand-père Adam, pour te glisser sous la terre dans une fente creusée à dessein ».

Le trait le plus curieux peut-être de cette guerre, c'est qu'elle se passait dans des régions où l'on ne savait pas si la population était alliée ou ennemie. Que de surprises ! Notre héros, fuyant la prison bolchévique, va de ferme en ferme sans savoir si le fermier sera un Polonais ou un Ruthène russifié ou un bolchévique de l'une ou l'autre origine. Telle ville accueille les bataillons polonais à bras ouverts, comme des libérateurs, tel village les trahit au profit de l'armée rouge.

Notre ami prend part à des escarmouches et aussi à de vraies batailles, où l'artillerie joue son rôle destructeur et terrorisant.

Il ne sait rien de ce qui se passe au grand quartier général, naturellement. Mais il connaît son chef et il le chérit.

Cette tendresse qu'inspire Pilsudski à ses soldats, même les plus humbles, nous explique pourquoi cette armée de volontaires a pu tenir en respect les masses bolchéviques et finir par les vaincre. Pour de tels soldats, l'appréciation du Chef est tout, et notre Goliczewski, ainsi que ses camarades, considèrent comme la plus haute récompense ce qu'écrivait d'eux leur « Chef bien aimé, et qui valait bien toutes les récompenses et toutes les décorations ».

Ces soldats, si mal équipés, se rencontrent parfois avec les « Américains », les troupes formées par le Général Haller sur le front français et amenées en Pologne. Qu'elles sont bien nourries ; qu'elles sont bien vêtues !

On leur chipe ce que l'on peut, car vraiment, il y a trop de différences entre ces soldats de la même patrie polonaise.

Les souvenirs du Sergent Goliczewski nous éclairent sur la composition des principales forces polonaises en 1920.

Les volontaires venaient de partout. C'était des Polonais jadis enrôlés dans les armées de leurs oppresseurs ; ceux de l'armée allemande : « silencieux, tranquilles, extrêmement actifs, et gardant

toujours ce sourire touchant des Poznaniens..., de précautionneux Poznaniens qui avaient gardé après la chute des Boches les vieilles habitudes de l'armée allemande et s'en allaient en tirailleurs, lentement, pas à pas, examinant scrupuleusement chaque bois et chaque village ».

A côté de cela, les jeunes gens du Royaume, c'est-à-dire de la Pologne dite russe, les volontaires de Pilsudski pour cette fameuse organisation du P. O. W., qui décima les troupes allemandes vers la fin de la guerre et les rejeta hors du pays.

« Presque tout notre premier bataillon se composait de jeunes Peowiaki, insurbordonnés, qui se moquaient toujours de tout. Cette marmaille du P. O. W., qui ne comptait guère que 17 à 20 printemps, n'était tout de même pas si jeune : elle connaissait la vie. Ces frères-là avaient regardé le danger dans les yeux plus de dix fois, pendant l'occupation allemande, ou en montant la garde la nuit près de quelque gendarme imbécile, ou en collant des proclamations derrière le dos d'un policier somnolent, ou bien encore en transportant des armes ou des imprimés de refuge en refuge. Dans ces entreprises, et dans beaucoup d'autres analogues, il fallait garder l'équilibre, le sang-froid, et plus d'une fois sacrifier sa vie. Bref, c'était les élèves de la rude école du P. O. W. »

Il y avait aussi parmi ces volontaires, — cela va sans dire — les anciens légionnaires de Pilsudski, qui avaient combattu sous ses ordres en 1914 et 1915, contre les Russes, et s'étaient ensuite révoltés contre les Allemands qui voulaient se servir d'eux à leurs propres fins. Enfin, un petit pourcentage de recrues et de tous jeunes volontaires qui s'en venaient de tous côtés.

Cette armée, si composite, c'est l'armée de la Pologne à peine renaissante, qui n'a rien au monde pour l'appuyer et l'armer, « ... le travail marchait en 4^e vitesse. Mais, quant aux uniformes de l'armement, cela se présentait mal. Nous présentions un effet infiniment bariolé et nos armes, vieilles et depuis longtemps hors d'usage, ne valaient pas les quatre fers d'un chien. Pourtant, grâce aux vainqueurs de la grande guerre, qui, après la fin des batailles, étaient bien obligés de se débarrasser de leurs vastes stocks, nous pûmes nous approvisionner. Quelques jours avant notre départ pour le front, nous reçûmes des uniformes américains tout frais, et des carabines françaises du système Berthier. Sur la tête nous portions de travers, à la gaillarde façon des jeunes, des casquettes (maciejowski) des légionnaires avec un aigle blanc attaché à la place de l'ancienne couronne. »

Notre ami n'a pas été jusqu'au bout de la guerre. Blessé avant la bataille décisive de la Vistule, qui rejeta définitivement chez eux les Bolchéviques, il fut emmené d'hôpital en hôpital, jusqu'au fond de la Pologne.

Mais son cœur reste avec ses amis, et il termine son livre en rappelant leurs fortunes diverses. Il raconte la mort de certains d'entre eux, avec une puissance d'émotion et un luxe de détails qui introduisent dans son livre de souvenirs des tableaux

bas, aux confins de la République ! Vos tombes sont piétinées et labourées ! Il n'y a que les soupirs de vos mères douloreuses et inconsolables pendant les longues soirées, vos compagnons d'armes, restés vivants, et qui vous demeurent fidèles, égrèment le chapelet du souvenir, au milieu des jeunes gens qui les écoutent. Honneur à vous ! » Car ce jeune Polonais est pareil à ses pères : il sait se battre pour la liberté, mais il a le mépris de la guerre.

profondément humains et d'une grandeur homérique. Enfin, les embrassant tous dans un même regard d'adieu, il arrive à cette mélancolique conclusion, qui met une auréole de sentiments pacifiques sur un livre dont l'ensemble est si hardi et si gai : « Fidèles à la Patrie, ils sont tombés aux champs de bataille, sans attendre les jours de joie, de vie libre et puissante. Après tant de luttes sanglantes, de peine et de misères, ils sont morts, oubliés par ceux qui vivent ! Vos os blanchissent la-

UNE EVASION



charité d'un peu de pain et la permission de réchauffer leurs corps glacés auprès du feu. Nous nous entendîmes pour raconter que nous avions été faits prisonniers en 1916, que, pour différentes raisons, nous étions arrivés trop tard pour faire partie des convois de prisonniers ramené en Allemagne, et que maintenant nous devions regagner notre pays à pied. Connaissant un peu la langue allemande, nous pouvions nous permettre cet innocent mensonge. Du reste, à cette époque là, et dans ces régions, beaucoup de maraudeurs allemands erraient dans les campagnes, et notre présence n'avait rien d'étonnant.

Ainsi transformés en Allemands, nous entrâmes dans la maison. La jeune fille, voyant entrer trois hommes hâves, aux habits en lambeaux, armés de bâtons, resta littéralement clouée au sol de peur. Aux paroles de Kuncewicz, lui demandant la permission de nous chauffer un peu près du feu, elle resta la bouche ouverte, sans parler, et seul, un chignement de ses yeux nous fit comprendre qu'elle acquiesçait à notre demande. Moi, sans attendre la réponse de notre hôteesse épouvantée, je m'étais déjà assis devant le poêle, et je chauffais mes mains entlées et gelées. À ce moment, de la pièce voisine sortit une forte femme, et immédiatement derrière elle, un homme grand, encore plus corpulent, et grisonnant. Nous les saluâmes gauchement et avec une certaine raideur toute germanique, et Kuncewicz, en notre nom et au sien, répéta notre prière. A la nouvelle que nous étions allemands, le visage de la femme prit une expression de mécontentement ; mais, jugeant sans doute qu'il faut accueillir les voyageurs, nourrir les affamés et réchauffer ceux qui ont froid, elle nous répondit favorablement. Par contre, le maître de maison ne semblait

Un certain soir, après une marche de nuit, suivie par une autre marche à travers bois qui avait duré toute la journée, assaillis par une tempête de neige au milieu de laquelle nous nous débattions depuis plusieurs heures, nous décidâmes de frapper à la porte de la première maison que nous rencontrions.

Devant nos yeux, à la faible clarté du crépuscule et à travers le brouillard de la neige qui tourbillonnait, une petite lumière tremblotait. Nous nous dirigeâmes de ce côté, et notre camarade Kuncewicz décida d'aller en reconnaissance. Il s'approcha de la maison, s'arrêta quelques minutes sous la fenêtre, souffla, regarda, et enfin nous fit signe de venir. À travers le cercle transparent que Kuncewicz avait fait en soufflant sur la fenêtre gelée, je regardai à l'intérieur. Dans une pièce confortable-ment meublée, une jeune fille en habits de ville se chauffait auprès de la cheminée où brillait un bon feu. Ne voyant personne d'autre, et surtout pas d'homme, nous décidâmes d'entrer. Mais auparavant, pour répondre aux questions que la jeune maîtresse de maison ne manquerait pas de nous faire, nous préparâmes tout un programme de fausses informations.

D'après ce que nous avions vu par la fenêtre, nous pouvions supposer que nous avions à faire à des gens appartenant à un milieu intelligent et aisé. S'ils étaient des adeptes du mouvement soviétique, et si nous leur disions que nous étions déserteurs de l'armée rouge, il y avait de grandes chances pour qu'ils nous mettent dehors à coups de poings. Si au contraire nous leur avouons que nous étions des Polonais échappés à l'esclavage, ils s'efforceraient de nous remettre entre les mains des autorités. Nous décidâmes que le mieux était de nous changer en Allemands, qui demandent la

pas satisfait de notre courte présentation, et, avec un sourire affable, il se mit à nous examiner attentivement et à nous poser toutes sortes de questions. Kuncewicz répondit sans hésitation, donnant les explications les plus détaillées. Moi et mon camarade, le prétendu « uhlán de Varsovie », nous gardions le mutisme le plus complet. Nous étions debout près du poêle et semblions très occupé à réchauffer nos membres gelés.

Pendant cette conversation entre notre hôte et Kuncewicz — conversation qui nous tirait des sueurs d'angoisse — je faisais de l'œil, sans le vouloir, le tour de la pièce où nous nous trouvions, et tout à coup j'aperçus, accrochée à la muraille, une carabine.

La présence de cet instrument me donna aussitôt à penser; et juste à ce moment, comme pour justifier les appréhensions, qu'éveillait en moi l'innocente carabine, dans la porte de la chambre voisine d'où était sorti un instant auparavant le couple de vieillards, s'encadra la haute stature d'un jeune homme en uniforme de commissaire bolchevik.

J'avoue que dans cet instant, notre mine devait être encore plus ridicule que celle de la jeune femme apercevant ce groupe de vagabonds couverts de neige qui faisait irruption dans sa maison. Nous nous voyions déjà arrêtés, jugés et condamnés à la forteresse.

L'instinct de conservation plus encore qu'une claire idée de défense, dans cet instant peu digne d'envie, me fit immédiatement songer à l'arme pendue au mur. Je mesurai des yeux la distance. Pouvait-on atteindre cette carabine?... Oui, mais si elle n'était pas chargée? Trois ou quatre pas habiles et rapides, et je saisisais la carabine, et j'étais maître de la situation. Mais était-elle chargée? Je me posais cet angoissant problème et cher-

chais le moyen de m'assurer de l'état des choses. mais l'ombre qui s'étendait sur la carabine en cette fin de journée ne me permettait pas de voir le dispositif de sûreté. Dans cette situation en vérité tragique, alors que nos nerfs étaient tendus et que notre cœur battait à coups précipités, voilà que tout à coup résonnèrent à notre oreille les sons bien connus de notre langue maternelle. C'était Monsieur le Commissaire qui, en polonais, recommandait à sa mère de nous donner quelque chose à manger, « car nous étions certainement affamés ».

Nous poussâmes un soupir de soulagement. Le « uhlán de Varsovie » faillit tomber à la renverse de stupéfaction. Nous étions donc dans une maison polonaise, au milieu de compatriotes? Nous pouvions sans inconvénient dire qui nous étions, on ne nous ferait aucun mal!

C'étaient bien des Polonais, anciens propriétaires de biens importants en Ukraine, d'où ils avaient été chassés par la Révolution bolchéviste. Actuellement, pour ne pas mourir de faim, le père remplissait les fonctions de garde-champêtre et le fils servait dans l'armée rouge.

Quand nous laissâmes tomber nos masques d'Allemands et que nous découvrîmes à nos hôtes qui nous étions en réalité, la joie, d'un côté et de l'autre, fut infinie. Salués affectueusement et abandonnés servis, nous racontâmes à ces pauvres gens séparés du monde civilisé de belles choses de la nouvelle Pologne, et nous les consolâmes en leur donnant l'espoir qu'au printemps suivant, nos armées viendraient les délivrer du paradis soviétique.

Rassasiés, réchauffés, reposés, munis de pain et chargés de bénédictions, nous nous remîmes en route dans la nuit. Derrière nous, la tempête de neige qui faisait rage effaçait la trace de nos souliers d'écorce pleins de trous.

L. GOLICZEWSKI.



TOMBES DES VOLONTAIRES POLONAIS

Kazimierz - sur - Vistule

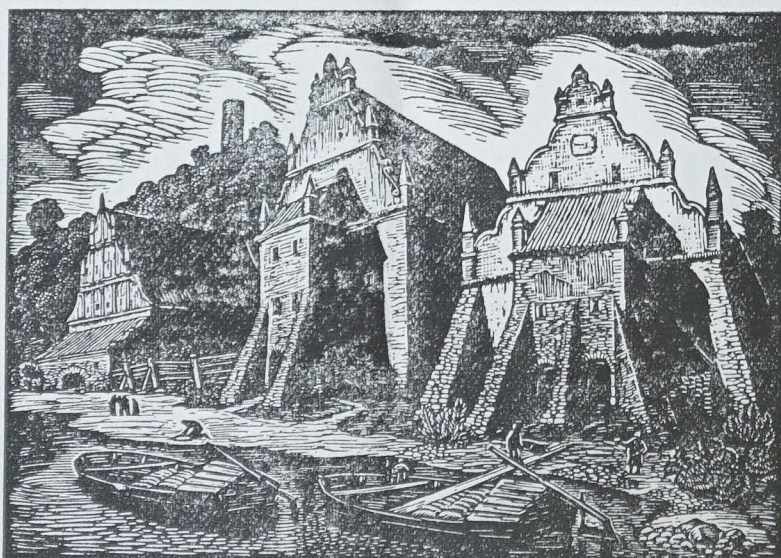
interprété par Ladislas Skoczylas



LA PLACE



LE MARCHÉ



VIEUX GRENIERS

Une Excursion aux Rochers d'Urycz



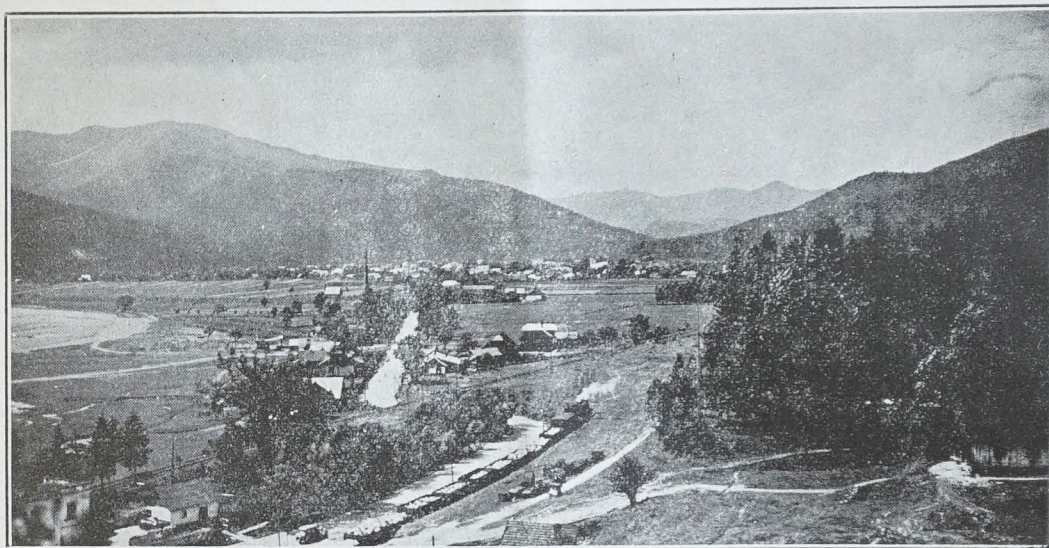
Les affiches de la « Société pour la connaissance du pays » offrent plusieurs fois par semaine aux baigneurs de Truskawiec une excursion en automobile aux rochers d'Urycz.

Il en coûte dix zlotys, moins de trente francs, pour parcourir en trois heures les sites les plus variés.

L'automobile vous amène d'abord face au sinistre et fascinant paysage de Tustanowice-Boryslaw, la région du pétrole, hérissée de tours noires, appareils de la plus moderne industrie, qui ressemblent à s'y méprendre aux tours d'assaut du Moyen-Age, et donnent un air guerrier aux molles collines ondulantes.

Après plusieurs kilomètres dans ce district américain, la route s'enlève dans les forêts de sapins. Bien plantés à intervalles réguliers, droits et nobles, les troncs entourés de silence et d'ombre vous séduisent par leur ordre et leur dignité, après les visions chaotiques du champ pétrolifère. Là s'édifient en hâte des fortunes fiévreuses, oscillantes, tôt brûlées, comme la flamme du pétrole qui les a fait naître; ici, la terre patiente nourrit de ses sucs lentement distillés, un tronc qui met un demi-siècle à achever sa croissance, mais qui reste beau et fort parfois pendant tout un millénaire.

La route monte en « serpentine », disent les



DANS LA RÉGION PÉTROLIFÈRE DES BESKIDES

Polonais, en lacets, dirions-nous. Par une éclaircie, on entrevoit entre les branches les bleus remous de la plaine sous la brume, et les taches sombres que plaquent çà et là les villes.

On redescend, toujours en forêt, et toujours plus près de la frontière roumaine. Des « furkas » passent, ces longues charrettes à ridelles et à timon. Les paysans portent des chemises brodées au col et aux manchettes, de jolis motifs multicolores, à dessins serrés, qui font tenir dans une étroite bande de multiples combinaisons de croix, de losanges et de carrés. Une paysanne, enfouie par les mille fleurs rouges de sa robe, le cou pris dans les tours de son collier d'argent, la taille enserrée par un corselet de velours brodé, pailleté et passémenté, et dont les joues sont aussi éclatan-

tes que le costume, est comme un belle image naïve, à mettre au mur d'une chaumière.

Déjà nous voici à Schotnica, hors de la forêt, parmi des collines d'herbe rase. Ce ne sont pas des moutons ni des vaches qui les paissent, mais d'étranges mécaniques, éparpillés à perte de vue. Sous trois hautes perches en faisceau, un robot réduit à la plus simple expression, un tronc et un bras, pompe à petits coups et, sans relâche, les richesses spéciales de cette terre : pétrole et gaz. Le tronc du noir bonhomme se penche, le bras s'enfonce; le tronc se relève et le bras le suit. Ainsi de suite, infatigablement, jour et nuit, avec un bruit sourd et régulier : « poum-poum, poum-poum », comme la respiration lourde de ces petits monstres. Ils sont attachés à un câble qui ae-

compagne leurs mouvements, ou plutôt le commande, car ces pompes sont mues par l'électricité.

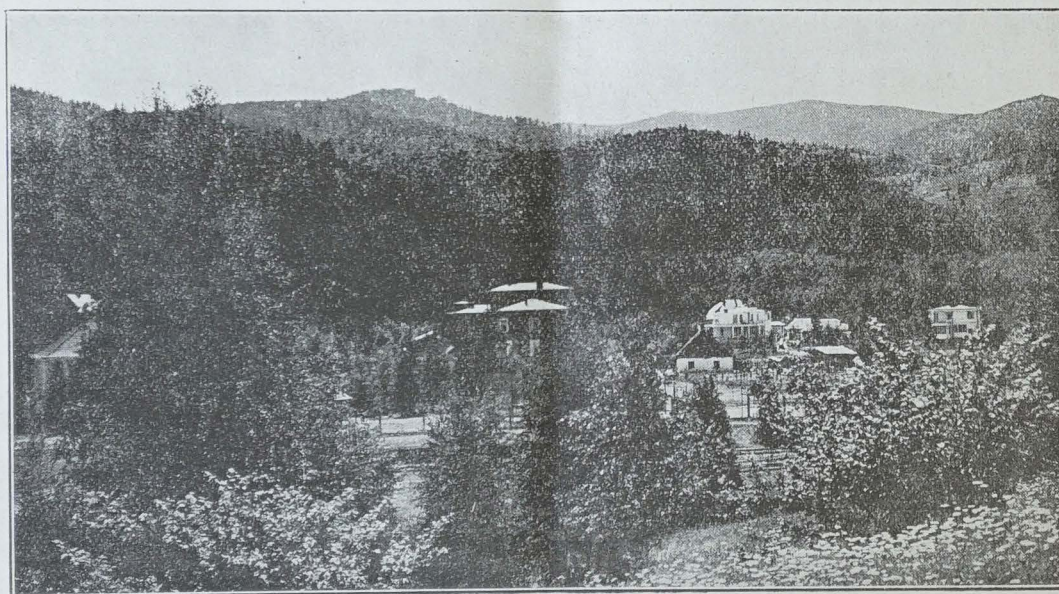
Au milieu de ce bizarre troupeau, Schotnica allonge une rue bordée de boutiques juives, dégradées, malpropres, sans une fleur, alors que les chaumières des paysans voisins semblent portées sur les corolles des tournesols et des vendangeuses.

Un maigre ruisseau tourne et se retourne sur un lit de sable bien trop large pour lui, mais qui sera bien trop étroit au moment des crues. La route remonte et repart dans les forêts. Un écriteau interdit aux autos d'aller plus loin, mais le chauffeur n'en a cure, et pousse en avant, sur une forte montée qu'on vient à peine d'empierrier. Force lui est enfin de s'arrêter. Messieurs les touristes sont priés de mettre pied à terre, et d'arriver à Urycz par leurs propres moyens.

Impossible à un piéton, et fût-il botté comme un égoutier, de suivre la route. Pas même de la traverser. Elle est en pente raide, labourée de profondes ornières, creusée de trous boueux. De temps à autre, elle tombe en cascades d'argile glissante, elle présente les marches d'un escalier de géants. Les longues furkas peuvent seules l'emprunter sans risque de saut périlleux. Nous, nous allons suivre son extrême bord, qui est sec, et constitue un sentier fort convenable, même quand il surplombe le borbier d'un mètre ou deux.

Cinq cents mètres plus loin, les travaux d'empierrement ont rendu la route praticable, et au tournant nous attend une furka, munie de foin et de couvertures. Six personnes y prennent place, le conducteur reste sur la route, et hop, au galop vers Urycz.

Un seul cheval est attelé à droite du timon,



PAYSAGE DES BESKIDES

un petit cheval aux pattes minces, qui se tordent dans les pierres, un petit cheval plein de feu, qui aborde les montées en courant, et vole sur les descentes comme un oiseau léger.

Six voyageurs ne lui paraissent pas une charge!

Son cocher est obligé de courir après lui, et aux descentes, cramponné au timon et aux harnais, il fait frein de tout son poids.

Cependant, chaque caillou fait cahoter la furka, les voyageurs s'accrochent aux bancs et sentent les crampes saisir leurs jambes et leurs bras contractés. Ils se demandent s'ils vont choir dans le fossé ou passer par dessus la tête de cet endiablé de petit cheval. A la fin, ils restent sans pensée et sans force, même quand la furka traverse un torrent à gué, même quand le passage d'un pont se complique de la nécessité de se couler d'abord de biais dans un ravin.

Une équipe d'ouvriers répare la route, et en consolide les talus par des réseaux de cailloux intelligemment disposés. Nous mettons pied à terre parmi eux, car, enfin, nous sommes arrivés au village d'Urycz.

Un village charmant et banal : des champs enclos de palissades d'osier, ou de perches horizontales; des ruisselets bordés de saules, des chaumières dans des vergers. Mais les Beskides servent de cadre à ce petit tableau familial. Elles se gonflent lentement, paisiblement, et finissent par s'élever très haut sur notre horizon. L'une de ces croupes est toute dorée de moissons, nue, à peine nuancée de légères ombres, comme le flanc d'une belle vache. D'autres portent des forêts de leur base à leur faite. Tout au fond, la triple vague bleue de la Paraszka roule dans l'écume des nuages. L'ensemble du pays est beau et calme, il pour-

rait servir de fonds à quelque tableau du Poussin.

Le pittoresque s'est acagnardé dans un vallon étroit. Les fameux rochers d'Urycz se présentent là en deux masses grises, bien équilibrées, verticales et lisses, que l'on peut prendre pour les ruines de deux châteaux-forts, surveillant le mince ravin qui les sépare. Les grès affectent souvent cette apparence.

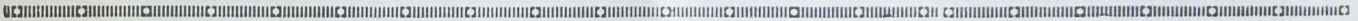
Un sentier qui monte dans les prés, puis dans un bois moussu et le sable si fin et si doux que produit la décomposition du grès, nous amène derrière l'une de ces masses, sur une plate-forme herbue, à mi-hauteur. On constate en montant que les grès sont percés de quelques grottes profondes, naturelles ou creusées de main d'homme. Des restes de murs prouvent qu'on a su utiliser ces énormes murs gréseux, et les compléter par un château, aujourd'hui ruiné.

Bien entendu, à toutes hauteurs, ces parois qui semblent inaccessibles, portent des inscriptions et des noms. Les uns sont en polonais, les autres en ruthène, car la population paysanne des Beskides est en grande partie de sang petit russe et de religion orthodoxe.

Il fait bon, sur cette plate forme, qui sonne creux sous les pas, et que le vide ou les rochers entourent. Entre deux rocs, on voit le ravin, pareil à une mi-

niature pleine de fraîcheur et de délicatesse. Une gitane y est couchée, étalant sur l'herbe son jupon à fleurs. Son compagnon chante. Une autre percée dans le roc, montre la lente houle des Beskides. Mais je préfère cette autre vision de forêts escallant les pentes, et portant au haut de leurs sapins, comme d'énormes rapaces, encore des rochers gréseux.

Un petit trafic a lieu sur la plate-forme. Une vieille paysanne ruthène, de soixante-douze ans, est montée pour vendre du pain noir, savoureux et un peu aigre, et des verres de lait caillé. Ne la plaignez pas : sous son fichu de tête, ses cheveux sont toujours blonds, et elle est plus alerte que vous. Elle ne parle que le ruthène, mais elle comprend le polonais, et l'on finit par se comprendre. Elle a deux filles, mariées, dont l'une est mère de cinq enfants, et l'autre de huit. Je lui prodigue mes bonbons, mes groszy, mon cœur, mais la rusée veut tirer le plus de parti possible de ma sympathie et me demande des « roubles » ! Un vieux grand-père, à peine recouvert de lambeaux de toile, mendie bien timidement. Je lui propose une « zlotowka », ses yeux s'illuminent, mais il ne peut croire à ce coup de fortune, et quand il tient vraiment son zloty, il est fou de joie. Allons ! la journée aura été bonne pour un pauvre diable et pour moi ! Rosa BAILLY.



Le Scoutisme Polonais

Il y a actuellement en Pologne cent soixante trois mille scouts, dont 102.867 garçons et 60.205 filles. Cette organisation a été fondée en Pologne en 1919, c'est-à-dire au moment où prenait corps l'idée de la lutte armée pour l'indépendance de la patrie. Les membres de la nouvelle société combattirent pour la liberté et versèrent leur sang à côté des Légions, et plus tard dans les guerres polonaises de 1919-1920.

Au début, le scoutisme polonais groupa surtout des jeunes gens des classes bourgeoises. Mais bientôt, voulant augmenter le nombre des membres et toucher les masses, on se tourna vers les paysans et l'on fit une vigoureuse campagne dans les écoles communales rurales. Le résultat de cette campagne fut que le nombre des équipes dans ces écoles a augmenté en 1935 de 71 p. 100. Les centres de travail des scouts des écoles rurales, forment 28 p. 100 du nombre total et sont au nombre de 1.000. Les équipes de garçons des écoles communales urbaines et rurales forment aujourd'hui plus de la moitié du chiffre total des équipes polonaises.

Dans les écoles communales de filles, il y a en tout 35.283 girls scouts, tandis que dans les autres établissements on n'en compte que seize mille.

Il est intéressant aussi d'étudier l'action des scouts en Pologne. En 1934, les scouts ont organisé à eux seuls 1.144 camps, c'est-à-dire plus que toutes les autres sociétés réunies.

Des comptes-rendus du Conseil Suprême du

Scoutisme, nous extrayons les chiffres suivants touchant l'action des scouts polonais dans leur pays.

année	camps, colonies	nombre de scouts dans les camps	scouts jours
1931	496	12.526	275.733
1932	711	20.453	354.168
1933	904	25.869	440.830
1934	1.144	37.287	632.296

En 1934, les girls scouts ont eu 438 camps où elles ont envoyé 10.851 jeunes filles. Les camps, sont une excellente école, non seulement d'instruction physique, mais aussi de solidarité, d'égalité et de discipline. L'atmosphère de cordialité qui y règne ne se retrouve nulle part ailleurs. Ils ont aussi une grande valeur éducatrice, parce que les jeunes filles apprennent à connaître la population qui les entoure et à lui rendre service, soit en lui donnant des soins médicaux, soit en lui donnant des conseils agricoles, soit en instruisant les enfants des campagnes.

La navigation intéresse particulièrement les scouts. Il existe déjà 67 équipes nautiques, et la création d'un groupe de « gens de mer » est à l'ordre du jour. Les scouts ont aussi leurs propres ateliers de construction d'avions et leur école d'aviation à Goleszow.

H. KRAHOLSKA.



Escalier au Monastère de Czestochowa

(Cliché Thadée Woznicki)

L'Aménagement de la Sola



La vallée de la Sola, affluent de gauche de la Vistule, est actuellement le théâtre de grands travaux. On y bâtit un immense barrage, on y modifie et on y transforme le cours de la rivière et des routes qui traversent la vallée, enfin l'on y exécute des travaux grâce auxquels l'action destructrice des eaux est conjurée en même temps qu'on améliore les conditions de navigabilité de la Vistule, et que l'on crée une énorme quantité de « houille blanche » destinée à l'électrification de la région.

Dans la petite colonie de Porabka, près de Bielsk, s'accomplit donc une œuvre utile et grandiose. Mais combien de personnes le savent ?

C'est ici seulement, quand nous nous trouvons sur un échafaudage branlant, en contemplant l'amphithéâtre formé par la vallée qui s'étend autour de nous, que nous nous rendons compte de l'ampleur des travaux. A nos pieds, la vallée offre l'aspect d'une vaste fourmilière. Des formes humaines, semblables à des points noirs, s'agitent activement au milieu des blocs de béton encore informes, des madriers et des câbles. Sur tout cela s'élève le gémissement ininterrompu des grues, le sifflement des foreuses électriques, le vacarme des machines, les cris et les appels.

Au-dessous de nous, les foreuses électriques s'enfoncent profondément dans le sol rocheux. 17 mètres plus bas que l'ancien lit de la Sola, on établit de solides fondements sur lesquels portera tout le poids du barrage. Tout ce que nous apercevons dans le fond de la vallée, sauf le barrage, toute cette nature aux couleurs automnales, tout cela dans un an, disparaîtra sous les eaux. Les maisons, les prairies et les bois seront noyés par un lac de 8 kilomètres de longueur formé par les eaux de la Sola retenues par le barrage de béton.

En ce lieu, la Sola est déjà grosse de différentes petites rivières et de torrents montagnards. Comme, d'un autre côté, les chutes de pluie, dans cette région sont les plus abondantes de Pologne, atteignant 1127 mm. par an, il en résulte qu'en cas de pluies persistantes d'énormes masses d'eau se précipitent dans la Sola, dont le courant normal, qui est de 1^m3,74 par minute, peut atteindre 1.240^m3 en temps de « grandes eaux ». Ces chiffres seuls nous indiquent quel dommage peut causer le grossissement subit de cette rivière, non seulement à sa vallée mais encore à la Vistule.

Le but principal du barrage sera de régulariser le cours des eaux de la Sola en le maintenant bas en temps de crue, et en amenant au contraire à la Vistule, dans les périodes de sécheresse, un minimum d'eau, qui rendra possible la navigation entre Cracovie et Sandomierz. Mais le barrage aura aussi à remplir un autre rôle: l'élévation de l'eau permettra de produire à un prix très bas de l'énergie électrique d'une force de 20 mille kilowatts, qui sera utilisée dans les districts industriels voisins de Porabka.

Le projet de construction du barrage remonte à 1910. Les travaux ont commencé en 1925, mais on ne bâtit alors qu'une galerie et deux ailes du mur

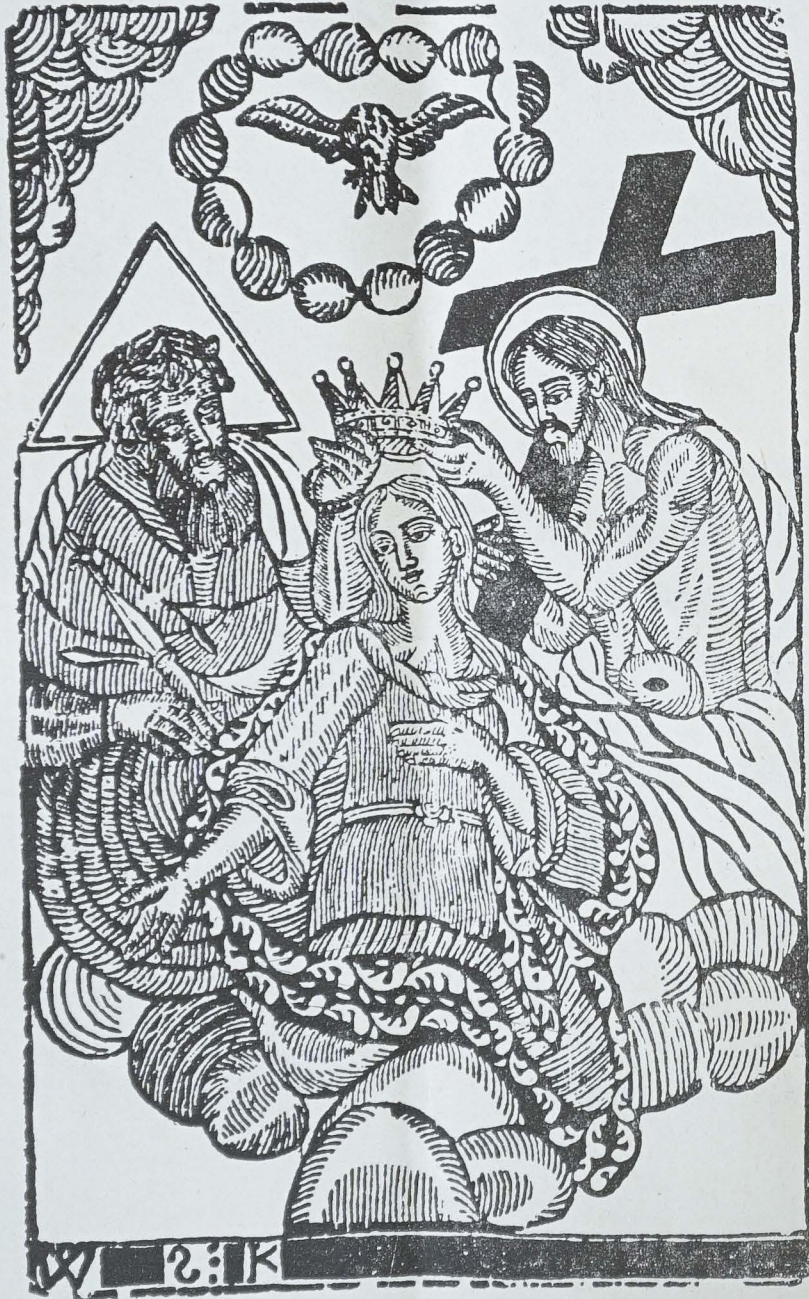
de séparation, car les années suivantes ne furent en réalité employées qu'à des travaux préparatoires. On ne s'est mis sérieusement à l'ouvrage qu'en 1934, après avoir reçu les crédits du Fonds de Travail et ceux de l'Emprunt d'Investissement qui permettront sans doute de finir le travail le 1^{er} octobre de l'année prochaine.

Allons dans les chantiers pour nous rendre compte par nos propres yeux des progrès de l'œuvre accomplie. Nous descendons des escaliers, nous enjambons des poutres et nous sautons des fossés, et nous arrivons enfin au cœur de la construction, à ce trou de 17 mètres, où se trouvent les fondations. Ici les foreuses électriques percent des ouvertures où s'introduira sous pression le béton qui doit renforcer le sol. Un peu plus loin, des ouvriers bâtissent les fondements, aplatisant l'une sur l'autre les couches de béton. Le barrage aura 22 mètres de hauteur et 260 mètres de longueur, et il nécessitera 100.000 mètres cubes de béton que l'on prépare à côté dans un chantier spécial. On travaillera jusqu'à ce que les gelées arrivent, puis on laissera sécher et l'on reprendra l'ouvrage dès les premiers jours du printemps. Actuellement, outre les fondements, on a déjà terminé deux ailes de chaque côté des rives élevées de la vallée. Dans ces ailes sont ménagées des ouvertures pour écouler le trop plein des eaux retenues par la digue. Dans la mesure des besoins, les eaux s'écouleront par cinq ouvertures fermées par des constructions munies de verrous. La masse d'eau, tombant d'une hauteur de 20 mètres, viendra frapper trois rangées de blocs de béton, ancrés dans des plaques de béton.

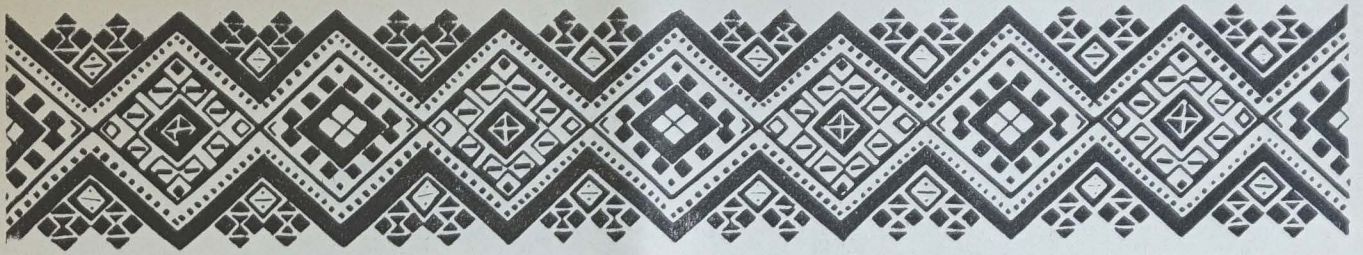
Pendant les travaux, la Sola a été détournée d'un autre côté. Mais la rivière reprendra son cours normal. Le village de Miedzybroda, qu'on voit si nettement d'en haut, disparaîtra sous 22 mètres d'eau.

Mais l'expropriation des maisons et des champs n'était pas la seule difficulté à vaincre avant de commencer les travaux. Il fallait encore transporter un fragment de la chaussée Kety-Zywiec, qui se trouvait au fond de la vallée sur un rivage élevé. La nouvelle route se déroulera sur le bord du splendide lac artificiel. Cette route, ainsi que le nouveau pont de Trzesno, est déjà prête. Les derniers travaux sont exécutés par quelques centaines de jeunes gens des Camps de travail, qui se hâtent pour ne pas être en retard sur les ouvriers.

La nuit, les lampes électriques des travailleurs paraissent autant de vers luisants qui brillent sur l'immense chantier. Car les équipes se relayent et l'on travaille même la nuit pour ne pas interrompre la besogne. Maintenant que les crédits sont obtenus, on ne veut plus perdre un instant pour recueillir plus tôt les fruits de ce travail si utile, que les Polonais ont attendu si longtemps. Chaque heure, chaque minute est précieuse. Tous le savent, ingénieurs et ouvriers.



Vieille Gravure Polonaise



Gdynia de bois et de pierre



L'insuffisance d'habitations dont Gdynia souffre depuis sa fondation vient d'engendrer une nouvelle plaie : c'est le ghetto de baraques qui déshonore la ville.

Tout à côté des grands immeubles représentatifs, en pierre, dans un espace vide encore la veille, croît subitement en une nuit une petite baraque de bois qui se tient debout on ne sait comment. Le lendemain, une autre baraque à trois côtés vient se coller sur la première qui lui sert de quatrième mur; puis vient une troisième, et ainsi de suite. De sorte que de façon presque invisible, il se crée tout un ensemble d'affreuses petites boîtes qu'on pourrait plutôt appeler de grandes niches à chien. Et cela se passe en plein centre de la ville !

Si l'on s'éloigne un peu du centre, c'est bien pire. Un immense quartier est né, fait de planches recueillies au hasard, de vieilles portes, de morceaux de papier goudronné collés les uns aux autres et appuyés aux flancs de la colline ou plantés sur des terrains vagues. On a profité de toutes les places restées libres, et l'on a ainsi créé des sortes de cités de la misère auxquelles on a donné le nom pittoresque de « Varsovie en Bois », « Quartier Chinois », Budapest », « Mexique », etc. L'Office du Bâtiment s'efforce autant qu'il peut d'empêcher ces constructions improvisées et d'un caractère si particulier; mais c'est là un travail de romain, car en liquidant la baraque, il faut bien trouver à loger quelque part la famille venue on ne sait d'où qui s'y était installée. La lutte avec les baraquements, c'est le cercle vicieux du chômage, de la misère, et de l'attraction presque mystique qui amène à notre port cette foule de malheureux, espérant y trouver du travail.

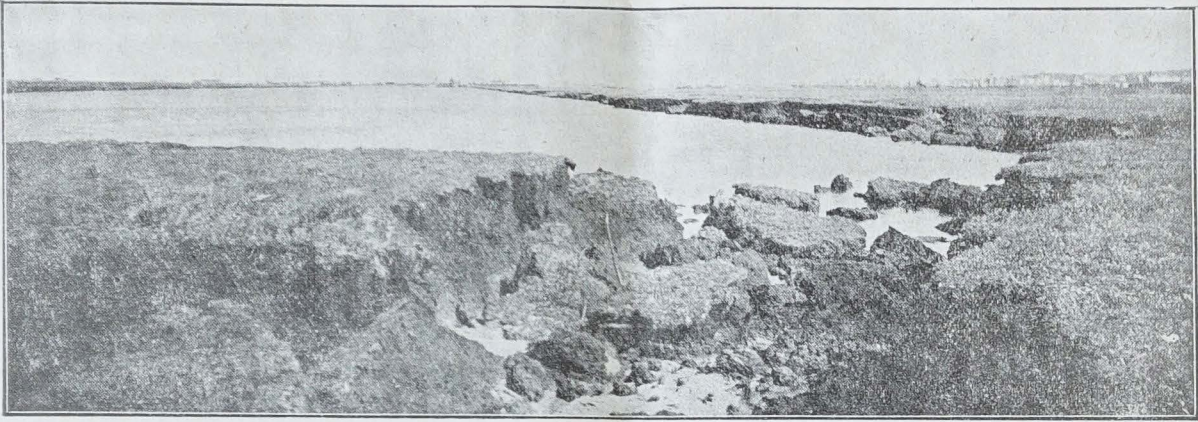
La question est plus facile à résoudre quand il s'agit d'ouvriers non chômeurs, à qui il suffit de trouver un logement. Pour eux, le Commissariat du Port de la Ville de Gdynia utilisant les crédits de la Ville et un emprunt spécialement émis dans ce but, a commencé à construire de petites maisons en maçonnerie pour deux familles. Chaque locataire a droit à un petit logement se composant d'une

chambre, d'une cuisine, d'une mansarde et d'un jardin de 300 m². Le prix de ces maisons entièrement bâties, avec le terrain sur lequel elles se trouvent, est de 6.000 z'oty, payables en cinquante années, à raison d'un loyer mensuel de 27 à 30 zlotys, ce qui est un prix très bas pour Gdynia. De cette façon, le locataire qui pendant cinquante ans, a ponctuellement payé son logement, devient au bout de ce temps, propriétaire de la maison et du terrain. Cette combinaison semble appelée à un grand avenir. La meilleure preuve de son succès, c'est que de nombreuses entreprises du port ont l'intention d'imiter l'exemple de l'Office du Bâtiment, et de résoudre ainsi le problème du logement de leurs ouvriers. L'Agence Polonaise d'Exportation du Bois « Paged » a même commencé à construire ces habitations à bon marché.

Il est intéressant d'étudier les statistiques montrant le manque d'habitations dont souffre Gdynia. En 1932, la ville comptait 36.000 habitants; le 1^{er} juin 1935, elle en avait déjà 52.192, auxquels il faut ajouter 6.348 étrangers ou personnes ne demeurant pas toujours dans la ville. Au cours des cinq premiers mois de l'année courante, le nombre des nouveaux venus a été de 6.233. Pendant la même période, la ville de Torun, qui est elle aussi en plein développement, ne s'est accrue que de 716 habitants. Ces chiffres sont la meilleure illustration du magnifique essor de Gdynia.

Le bâtiment n'a pu aller aussi vite que la croissance de la population. Les dernières statistiques de l'Office du Bâtiment montrent que sur les 3.600 bâtiments qui se trouvent à Gdynia, 73 p. 100 sont des baraques. Au cours de l'année dernière seule, le nombre de ces baraques a augmenté de 100.

Pendant les années 1927 à 1930, les capitaux investis dans les maisons d'habitation de la ville représentaient environ 50 p. 100 du capital investi dans les constructions de toutes sortes de la ville. Les années suivantes, ce chiffre est monté à 80 p. 100. Malgré les nouvelles habitations, le prix des loyers a relativement très peu baissé.



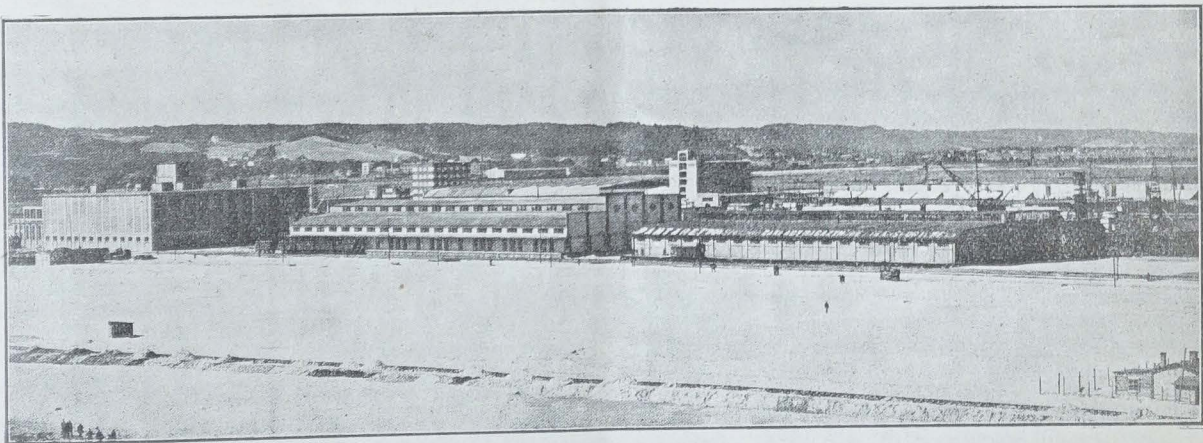
LA COTE POLONAISE EN 1925

C'est ainsi que le prix d'une pièce habitable était en 1931 de 80 à 100 zl., tandis qu'il varie actuellement entre 50 et 80 zlotys; la baisse n'est donc que de 25 p. 100 environ. Au contraire, les frais de construction ont beaucoup diminué pendant la même période. En 1931, le prix de construction d'un m³ était de 57 zlotys; en 1934, déjà il n'était plus que 28 zl., c'est-à-dire qu'il avait baissé de 50 p. 100.

Ces chiffres montrent éloquemment quel excellent placement représentent les maisons d'habitation de Gdynia. Les loyers amortissent en 7 à 10 ans le capital investi par le propriétaire. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les immeubles

de pierre croissent partout comme les champignons après la pluie. Partout on creuse des fondements, où l'on élève des murs. Chaque jour, dans différents points de la ville, se terminent de nouvelles maisons. Il y a quelques mois encore, la rue Sainte-Jeanne ne comprenait que quelques immeubles isolés, qui ne suffisaient pas à lui donner l'aspect d'une rue de grande ville. Aujourd'hui, les bâtiments de cinq étages s'alignent tout le long de la chaussée, et quand les deux ou trois places qui restent encore vides seront occupées, cette voie aura l'aspect d'une grande artère de cité toute moderne.

Gdynia se bâtit avec élan, s'étend, s'agrandit...



AUJOURD'HUI



L'ACTION DE AMIS DE LA POLOGNE



LE VOYAGE DES AMIS DE LA POLOGNE (Suite).

A Czestochowa

Une réception chaleureuse a été faite aux « Amis de la Pologne » à l'occasion de leur passage par Czestochowa. A leur arrivée, dans la matinée de samedi, ils ont été salués à la gare par M. le staroste Rogowski, le président de la Ville M. Mackiewicz, les Directeurs Couturon, de Hagen, Stalens et le prélat Wroblewski. A 11 h. 30 les délégués des « Amis de la Pologne » ont assisté à une messe solennelle à la Jasna Gora dans la chapelle de la Vierge et le Père Général Przewdziecki a prononcé une allocution en français pour leur souhaiter la bienvenue et célébrer l'amitié franco-polonaise. A la messe a assisté l'évêque de Czestochowa, Mgr Théodore Kubina.

Nos compatriotes ont assisté ensuite à un déjeuner d'environ 30 couverts offert en son élégant hôtel par le président de la colonie française de Czestochowa, M. le directeur Couturon. En plus des délégués, des « Amis de la Pologne » y ont pris part, entre autres : Mgr Kubina, le staroste de Czestochowa et Mme Rogowska, le président de la ville et Mme Mackiewicz, le prélat Wroblewski, M. de Hagen, etc. Au dessert M. Couturon a porté, en termes aussi élevés que cordiaux, un toast à la santé de ses hôtes et de nos deux pays unis par des liens de séculaire amitié. D'autres discours ont été prononcés par Mgr Kubina et M. Roux, adjoint au maire de Cognac, qui répondit, au nom des hôtes français. Ceux-ci à l'issue du déjeuner, se rendirent une seconde fois à la Jasna Gora dont ils visitèrent la bibliothèque et le trésor, pour prendre le train à 8 h. 30.



A CZESTOCHOWA

A Cracovie

Reconduite ensuite à la gare où les adieux furent pleins d'effusion, la délégation arrivait le soir même à Cracovie à 23 heures. L'ancienne capitale polonaise devait lui réserver le même accueil cordial. Le représentant de la Ville, le Comité des Amis de la France, ayant à sa tête son Président, l'éminent dramaturge Comte Rostworowski, et son secrétaire, M. Pszon, professeur à l'Ecole de Commerce, les attendaient à la gare où en raison de l'heure tardive, de brèves présentations furent faites.

Le lendemain était un dimanche. Ce fut pour nos voyageurs, toujours guidés par leurs fidèles cicrones auxquels s'étaient joints plusieurs membres de la Société polono-française, l'occasion d'assister à la messe à l'Eglise Notre-Dame, au pied du maître-autel et de son célèbre retable.

L'après-midi fut consacré à la visite de la ville et de ses merveilles historiques et artistiques.

A 17 heures, un thé était offert dans les salons de Mme Kaplicka, femme du Président de la Ville de Cracovie. Nombreuse et brillante assistance parmi laquelle on remarquait le Voïevode (Gouverneur de la Province) M. Raczkiewicz, MM. Richard, Consul de France, Rozecki, staroste, Kaplicki, Président de la Ville, Klimecki et Radzinski, Vice-présidents et Mesdames, les généraux Narbut-Luczynski et Mond et Mesdames, les colonels Tomaszewski et Piotrowski et Mesdames, MM. Nowak et Kostanecki, anciens Recteurs de l'Université et Mesdames, Herget, Directeur de la Municipalité, Kumaniecki, ancien Ministre et Madame, Madeyski, ancien Ministre et Mademoiselle, Comte Rostworowski et Madame, Dyboski, ancien député et Madame, Comte Puslowski, Comte Tyszkiewicz et Madame, Baron Puget-Puszet, descendant du célèbre sculpteur français, Roman Dyboski, Jachimecki, Folkierski, Walter, Professeurs à l'Université Jagellone et Mesdames, Rubel, ancien député, Rédacteur à l'I. K. C. et Madame, Frycz, Di-

recteur du Théâtre Municipal, Goetel, Professeur à l'École Supérieure des Mines, Bernard et Pszon, Professeurs à l'École Supérieure de Commerce et Mesdames, Grzybowski, avocat et Madame, Kleszczinski et Madame, Michalowski, Gorski, Wdziekonski, délégué du Ministère, Mesdames Koszakowa, Hoesick et Mademoiselle, Hausnerowa, Stablewska, Spettowa, Sikorska, Mesdemoiselles Sorrel et Lipkowska, etc...

Comme celles qui l'avaient précédée, cette réunion fut empreinte de la plus franche cordialité, dont nos hôtes éminents donnèrent eux-mêmes l'exemple en prodiguant à chacun les plus délicates attentions.

Le lundi avait lieu la 2^e partie officielle du voyage : le pèlerinage à la sépulture du Maréchal Pilsudski et le dépôt de la terre de France à son tumulus.

À 10 heures, la délégation se rendait au Palais du Wawel, portant des fleurs aux couleurs françaises qui furent déposées au pied du tombeau. Elle défila ensuite, dans un profond recueillement, devant le catafalque où, dans son cercueil de verre, repose de son dernier sommeil le rénovateur de la Pologne, dont le visage à peine altéré, reflète une impressionnante sérénité.

Après avoir salué une dernière fois l'illustre dépouille, la délégation visita le Palais et son Musée national dont les vastes salles servirent pendant de longues années de caserne aux troupes autrichiennes, mais sont maintenant restaurées et contiennent d'inestimables collections de tableaux, trophées, œuvres d'art, témoignages tangibles du glorieux passé de la Pologne.

La cérémonie la plus impressionnante du voyage devait se dérouler le mardi. À 10 h. sous la conduite du Président de la ville, M. Kaplicki, des colonels Piotrowski, Secrétaire Général du Conseil Municipal et Madeyski, commandant la place de Cracovie, les délégués se rendirent en auto-car au Sowiniec, forêt splendide qui domine l'horizon de Cracovie. Là, dans une clairière dont un côté a été dégagé vers la ville, la ferveur patriotique du peuple polonais élève lentement, patiemment, une montagne de terre, suprême hommage à l'artisan de sa résurrection. Et c'est chose émouvante que de voir la longue théorie de pèlerins de toutes les classes sociales, venant apporter de tous les points de la Pologne, la terre qui forme peu à peu l'imposant monument. C'est à cette terre sacrée, imprégnée au cours des siècles de la sueur et du sang de ce peuple viril et fier, qui fut pendant si longtemps le gardien de la civilisation occidentale et qui, même démembré par des nations de proie, n'abandonna jamais l'espoir de sa libération, que la Pologne nous a admis à mêler celle de nos champs de bataille : celle de Verdun, du Chemin des Dames, de l'Artois, de l'Hartmannswillerkopf, etc... où le sang des volontaires polonais coula avec celui de nos combattants pour le salut commun.

La cérémonie fut émouvante dans sa simplicité et son sublime symbole amena des larmes aux yeux des assistants. Successivement, les sachets contenant la terre sacrée furent déversés dans l'orifice pratiqué à cet effet au cœur du tumulus, cependant que chaque délégué accompagnait son geste rituel des paroles de circonstance et annonçait la provenance de son offrande. Là encore, MM. Georges Blume et Armbruster prononcèrent de vibrants discours, évoquant tour à tour le martyre de Verdun, la fraternité d'armes franco-polonaise et les vertus militaires et civiques du glorieux Maréchal, à qui la Municipalité de la Ville lorraine avait décerné en 1921 le titre de « Citain de Verdun », en témoignage de sa respectueuse admiration.

Enfin, après avoir signé le procès-verbal constatant leur précieux dépôt, les délégués regagnèrent la ville, où, à 16 h., le Comité des Amis de la France au complet les recevait à son Siège. Cette réunion, qui devait être la dernière du voyage, se déroula dans l'atmosphère la plus cordiale, qu'un excellent goûter contribua à rendre plus animée encore. Il n'y eut point de discours, les cœurs parlant d'eux-mêmes... et ce fut la séparation avec la promesse de se revoir.

Y. ANDRIEU.

A Zakopane

Le 11 septembre arrivait à Zakopane la délégation des « Amis de la Pologne ».

À la gare se trouvaient pour saluer la délégation française :

M. Adamezyk, adjoint au maire de Zakopane, M. Daniec, président du tribunal, Maître Jasinski, notaire, président du « Strzelec », M. Wojcicich Krzetowski, directeur de la banque du Podhale et président de l'Association des Montagnards, une délégation du Service des Eaux et Forêts, une délégation des Vétérans de l'Ancienne Armée polonaise en France, une délégation du Lycée d'Etat, une autre de l'École Hôtelière d'Etat, des représentants des corps enseignants et maintes autres, sans compter les membres de l'Association Polono-Française.

Les Montagnards du Podhale et des Tatras étaient représentés par MM. Wojcicich Krzetowski, Krzetowski Waclaw, Madame et Monsieur Krysiak et nombre d'autres membres de leur Association.

À la descente du train nos compatriotes furent accueillis d'abord par la musique des Montagnards, qui leur joua des mélodies traditionnelles et séculaires du Podhale.

Musique et fleurs vont bien ensemble : notre poétesse régionale en dialecte podhalien, Mlle Curusiowna, vêtue en costume du pays, avait apporté une brassée de gentianes qu'elle lança avec grâce à nos compatriotes.

Puis un enfant de cinq ans, le petit montagnard Wojtus Krzetowski, récita un compliment en polonais qu'il termina par le cri de « Vive la France ! » Ensuite M. le prof. Seelieb prit la parole au nom du maire, des délégations présentes et de l'Association Polono-Française.

Suivit un compliment prononcé en langue française, sous une forme charmante, par M. Jean Wisniewski, élève du lycée d'Etat, au nom de la délégation scolaire.

Nos compatriotes se rendirent alors à l'Hôtel Bristol, où tout était préparé avec soin pour les recevoir.

Après le déjeuner, ils allèrent visiter, sur la colline de « Koziniec », la villa « Pod Jedlami », le plus beau chef-d'œuvre du style zakopanien, dû au talent du créateur de ce style, feu Stanislas Witkiewicz, et actuellement propriété de la famille Pawlikowski, célèbre pour ses ouvrages d'histoire littéraire de Pologne et du folklore montagnard.

Nos compatriotes furent reçus très aimablement par Madame Pawlikowska, qui les pria de réunir leurs signatures, avec quelques mots en souvenir de leur passage, dans le mémorial de la villa « Pod Jedlami » (« pod jodlami » en dialecte montagnard).

À 5 heures un thé solennel, aux allures de véritable banquet, réunit à « Morskie Oko » une cinquantaine de personnes pour fêter nos quinze compatriotes.

Etaient présents : M. le Vice-Staroste Dr Füller, représentant la Starostie de Nowy-Targ ; — et avec lui de très nombreux représentants de toutes les professions et de toutes les sociétés zakopianiennes.

Vers la fin du repas M. le Prof. Seelieb ouvrit la série des discours. Il exprima, avec une émotion visible, les sentiments des « Amis de la France », suivant l'heureuse appellation par laquelle il désigna la Société Polono-Française — envers ses compatriotes, l'œuvre merveilleuse à laquelle ils participent et le pays où elle fleurit.

Alors Maître Gaudu se leva pour lui répondre au nom de la délégation française des A. P. et bien émouvant fut ce discours.

Après ce témoignage spontané de sensibilité profonde et bien française, nous eûmes un modèle non moins représentatif de finesse spirituelle dans le discours de Maître Armbruster, terminé par un délicat hommage à la femme polonaise.

La réunion s'acheva par la remise d'une plaquette en bronze, souvenir de la « Renaissance Française » dont M. Armbruster fit don à M. le Prof. Arthur Seelieb.

L'intervalle de temps entre le thé et le diner fut rempli par les visites aux magasins, où nos compatriotes en style zakopianien comme souvenir de leur séjour.

Le soir, le diner à l'Hôtel Bristol fut marqué par une touchante cérémonie. Au nom de sa ville, M. Blume remit à M. le Prof. Arthur Seelieb la « médaille de Verdun », présent réservé aux amis éprouvés de la France...

La soirée se termina par la représentation des « danses des montagnards » (tance goralskie) qui émerveillèrent franchement nos compatriotes.

André GOUPIEL-VARDON.

A Katowice

Nous traversons des plaines fertiles. A l'horizon commencent à se profiler les grandes cheminées, la fumée obscurcit le ciel, les hauts-fourneaux laissent échapper des flammes, voici Katowice. Le vice-vojevode, M. Malhomme, le vice-président de la Ville, M. Szkudlarz, et les représentants de l'Alliance française, MM. Rasp, président et Wyszynski, secrétaire, nous accueillent à la gare.

La ville d'aspect très moderne se développe à l'américain, on peut y voir un gratte-ciel de 15 étages. Elle compte actuellement 127.000 habitants dont 85 % d'origine polonaise. C'est le centre principal de l'industrie Haute-Silésienne.

Nous nous promenons, quand, dans la rue « Maréchal Pilsudski » une musique militaire, strident, se fait entendre et nous assistons à la rentrée en ville de la garnison de Katowice, retour de manœuvres. La tenue est impeccable. Le pas des fantassins plus lent, plus lourd que celui des nôtres.

Le soir, un diner amical, offert par l'Alliance Française, nous réunit au restaurant « Patria ». Le Woïevode Grzynski préside ; dans l'assistance outre les « Amis de la France » des ingénieurs français travaillant aux mines, M. Lancial, Consul de France à Katowice. Ainsi que d'habitude la table est fleurie aux couleurs polonaises : blanc et rouge, et dans chaque vase accouplés sont 2 drapeaux : un français, un polonais. A l'issue du diner : discours et toasts. Le lendemain matin, des autos privées nous emmènent à Chorzow, grande ville industrielle (102.000 h.), le plus grand centre industriel après Katowice.

A Chorzow, guidés par l'ingénieur directeur Zakrzewski, nous visitons le puits « Président Moscicki » muni d'installations établies récemment (1934) et qui constituent le dernier mot de la technique moderne. Le rendement est doublé avec un personnel réduit de moitié. Le filon de houille est si riche si « haut » que cela devient gênant pour l'exploitation nous explique notre guide.

Réunion et diner dans la grande salle des fêtes du personnel des Usines. De la terrasse, nous contemplons le panorama de la ville et des environs. Partout, à l'entour, aussi loin que l'on puisse voir, des cheminées fumant, des hauts-fourneaux flamboient. La fumée est toujours si dense, qu'elle masque constamment la clarté solaire ; c'est bien la Silésie Noire. Noire par son sous-sol, noire par son atmosphère.

Diner cordial, présidé par le Directeur général (Français) assisté du Consul de France M. Lancial et des chefs de services. Menu soigné : du saumon de la Vistule, des perdreaux... Discours et toasts.

Nous remontons dans les autos pour une randonnée dans les Beskides Silésiennes (partie des Karpathes) à plus de 150 km. au sud.

Nous traversons des villes, des villages aux pittoresques églises de bois, voici Pszczyna, Bielsko, Skorzow. Nous suivons les vallées des rivières Biala et Viselka qui coulent entre les pentes boisées des Beskides. Enfin nous arrivons près des sources de la Vistule à Visla (600 mètres d'altitude). L'air y est pur aussi, nombreuses sont les stations climatiques très bien aménagées. Pendant l'hiver les conditions sont idéales pour le ski.

A Visla nous visitons le pied à terre de chasse du Président de la République. Superbe villa toute moderne tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, où l'on pourrait se croire dans un de nos plus récents transatlantiques, quant au mobilier. Tout à côté, pour faire contraste, une de ces églises de bois qui sont de vrais bijoux.

Retour à Katowice, où nos amis nous accompagnent à la gare offrant des gerbes de fleurs aux dames de notre délégation et c'est au cri de Vive la Pologne, Vive la France que le train nous emporte vers Prague, vers la France...

Voyage éblouissant, fécond en impressions fortes et durables.

M. G.



SACHET CONTENANT LA TERRE DE VERDUN

L'Art Polonais



FEMMES

Gottlieb



AUGUSTOW. — LA GRAND' RUE

PIANOS DE TOUTES MARQUES
Stanislas LUBOINSKI

Ex-Technicien des Maisons Pleyel et Erard
Ventes — Achats — Echange
 --- Accords — Réparations ---

SPÉCIALITÉ DE PIANOS D'OCCASION DE TOUTES MARQUES
 EN BON ÉTAT ET GARANTIS

Téléph. : Opéra 73-85 217, Rue Saint-Honoré
 R. C. Seine 626.659 PARIS (1^{er})

CHEMINS DE FER DE L'EST

**Les Forts de Verdun
 et les champs de bataille de l'Argonne**

Des excursions combinées, chemin de fer et autocar, sont organisées à *des prix très réduits* les dimanches 21 avril, 5 et 9 mai, 30 juin, 14 et 28 juillet, 15 et 29 septembre, ainsi que le lundi de Pentecôte (10 juin) pour la visite des Forts de Verdun et des champs de bataille de l'Argonne.

Les Forts de Verdun

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.

Paris-Verdun en chemin de fer, Visite en autocar de Verdun, la Côte du Poivre, les Carrières d'Haudremont, Louvemont, la Tranchée des Baïonnettes, l'Ossuaire et le Fort de Douaumont, Fleury, La Chapelle-Sainte-Fine, le Fort de Souville, le Fort de Vaux, le Fort de Tavannes, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Verdun compris) : 100 francs.

Les champs de bataille de l'Argonne

Départ de Paris à 6 h. 55. — Retour à 23 h. 55.

Paris-Sainte-Menehould en chemin de fer, Visite en autocar de Sainte-Menehould et Vienne-le-Château, Le Four de Paris, Le Bois de la Grurie, Abris du Kronprinz, Romagne, Montfaucon, La Côte 304, Le Mort-Homme, Verdun, retour à Paris en chemin de fer.

Prix total (déjeuner à Varennes-en-Argonne compris) : 130 francs.

Pour tous renseignements, s'adresser : au Bureau de Tourisme de la gare de l'Est à Paris ; à l'Union Nationale des Agences de Voyage, 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris.

CONFERENCIERS
 de Paris et de Banlieue
demandez-nous notre CARTOSCOPE
et nos collections de documents en couleurs

APPRENEZ LE POLONAIS

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux, il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Les Amis de la Pologne tiennent un *Linguaphone* à votre disposition.

**CHEMINS DE FER DE L'ETAT
 ET DU SOUTHERN RAILWAY**

Paris-Saint-Lazare à Londres

Le jour : Le service rapide le plus agréable et le plus économique est celui de Dieppe-Newhaven (restaurant à bord).

La nuit : 1^o Service le plus confortable Le Havre-Southampton (3 fois par semaine dans chaque sens) ; 2^o Service journalier rapide et économique Dieppe-Newhaven.

Toutes classes (chemins de fer et paquebot) par Dieppe-Newhaven 1^{re} et 2^e classes (paquebot) par Le Havre-Southampton. Compartiments-couchettes toutes classes de Paris-Dieppe et vice-versa.

Se renseigner : à la Gare de Paris-Saint-Lazare (bureau des Renseignements) ; au Bureau des chemins de fer britanniques, 12, boulevard de la Madeleine, à Paris.

NOTRE CABINET DE LECTURE

Les *Amis de la Pologne* ont constitué à leur siège social, 16, rue Abbé de l'Épée, Paris-5^e, un « Cabinet de Lecture » composé des traductions de la littérature polonaise (Sienkiewicz, Zeromski, Reymont, les poètes romantiques, les romanciers contemporains, etc.).

Les livres seront prêtés à titre gracieux pour une période de dix jours au plus et contre un dépôt de 20 fr. qui sera restitué au lecteur quand il cessera de profiter du Cabinet de lecture.

Le Catalogue est envoyé sur demande, contre 0 fr. 75.

Abonnez-vous à

hernani

revue mensuelle, littéraire et artistique

Organe officiel de l'Union des jeunes Écrivains

ABONNEMENTS :

France, 6 numéros : 12 francs. — 12 numéros : 20 francs
Etranger, 6 numéros : 15 francs. — 12 numéros : 25 francs

Adresser les abonnements à M. le Directeur d'HERNANI, 44, rue Montcabrier, Toulouse, Compte chèq. post. n° 231.19.

CHEMINS DE FER DU NORD

Assure des RELATIONS RAPIDES vers :

L'Angleterre, service de jour, par Boulogne ou Calais, 1 heure de traversée ; service de nuit, par Dunkerque.

La Belgique, Paris-Bruxelles en 3 heures.

La Hollande, de Paris à Amsterdam, train de luxe « Etoile du Nord » et 3 services journaliers dans chaque sens.

L'Allemagne, les Pays Scandinaves, les Pays Baltes, Train de luxe « Nord-Express » et services journaliers dans chaque sens.

Pour tous renseignements s'adresser : Gare de Paris-Nord (Téléphone : Trudaine 70.00).

« NARODOWIEC »

Rue Emile-Zola, LENS (Pas-de-Calais).

Tél. 227 — C/c postal Lille 166-57

Le grand Quotidien de l'émigration polonaise en France.

Le plus fort tirage des journaux polonais paraissant en dehors de la Pologne.

« ILUSTRACJA POLSKA »

Bi-mensuel illustré pour l'émigration polonaise



« GAZETA DLA KOBIET »

Bi-mensuel illustré pour les femmes

Le tirage utile de ces éditions dépasse 70.000 exemplaires

LE « NARODOWIEC » seul compte 40.000 abonnés (Tirage vérifié par la Société de contrôle et de révision de Lille)

Faire la publicité dans ces journaux c'est toucher toute la clientèle polonaise dans la France entière !

Faites-en l'essai sans tarder, vous serez satisfaits !

Tarif de publicité et spécimens gratuits sur demande

Pour avoir des correspondants polonais

adressez-vous, de la part des « Amis de la Pologne », à M. Lucien Roquigny, Directeur de l'« Echo de Varsovie », 7, Nowy-Swiat, Varsovie.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Ne partez pas en vacances sans le GUIDE OFFICIEL des Chemins de Fer de l'Etat.

Vous y trouverez une documentation touristique intéressante (photographies et cartes des régions desservies) et une foule de renseignements pratiques.

Prix : 4 francs, dans les bibliothèques des gares du Réseau et bureaux de Tourisme.

Envoi à domicile contre paiement préalable de la somme de 5 francs, au Service de la Publicité, 13, rue d'Amsterdam à Paris-VIII^e.

ROSA BAILLY

demande à ses amis de l'aider à éditer son œuvre poétique

Vient de paraître

ALPES

(Sixt ou la Montagne farouche — Pralognan ou les Prés en fleurs — Repos au Mont-Jovet — Val d'Isère ou la Montagne dépouillée — Glaciers de Maurienne)

« C'est un livre éblouissant »

FRANCIS JAMMES.

1 volume de 170 pages environ. Prix en souscription : 12 fr. (poste recommandée : 13 fr. 50).

Adresser les mandats à Mme Rosa Bailly.

Rappel : MONTAGNES PYRENEES

Prix des Lettres Pyrénéennes — 1 volume : 15 fr.



Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).

Le Gérant : E. CARCENAC.

LES AMIS DE LA POLOGNE

PRESIDENTS D'HONNEUR

M. Gaston DOUMERGUE.
MM. les Maréchaux de France FRANCHET D'ESPÈREY, PÉTAÏN, S. E. le Cardinal VERDIER, le Pasteur BOEGNER, le Grand Rabbin Israël LÉVI.
MM. les Généraux WEYGAND, et GOURAUD.
MM. HERRIOT, PAUL-BONCOUR.

Président : M. Louis MARIN, *Ministre d'Etat*.

Vice-Président : M. Robert SÉROT, député.

Fondatrice et secrétaire générale :

Mme Rosa BAILLY.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.

Déléguée générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.

Délégué auprès des Associations polonaises en

France : M. Louis REGAMEY.

CONSEILLERS POLONAIS. — M. POTWOROWSKI, M. JANKOWSKI, Consul général; JAN LECHON, directeur de la propagande; M. GORECKI, directeur de P. A. T., à Paris; M. CHOWANIEC, conservateur de la Bibliothèque polonaise; M. FRENKIEL, correspondant de F. K. C.; D^r BRABANDER, Président des Sokols; Comtesse de GONTAUT-BIRON, présidente du Travail Civique féminin.

Correspondants : W. SIEROSZEWSKI, Président de l'Académie Polonaise; Michel GRAZYNSKI, wojewode de Haute-Silésie; BOY-ZELENSKI, de l'Académie Polonaise; Général GORECKI, Princesse LUBOMIRSKA; Comtesse Félicie SKARBEK; B. KIELSKI, vice-président de la Fédération des Sociétés Franco-Polonaises; Mme WANDA DE LADA, ancienne députée; Mlle NIENIEWSKA; Julie WIELEZYNSKA; WIKTORJA GORYNSKA; D^r Thadée PRZYPKOWSKI; Doctoresse BORKOWSKA; Mlle CICHOWICZ; M. SEELIEB, président des A. F. de Zakopane.

Principaux Comités et Groupements régionaux.

(suite).

LE MANS. — *Président* : M. le D^r OUDIETTE.

LYON. — *Président* : M. LIRONDELLE, recteur; *vice-président* : M. PATOUILLET, professeur à la Faculté des lettres; *secrétaires* : Mme BARRETT-SPALIKOWSKA, Mlle SOTTEAU; *trésorier* Mme NAUDE.

MARSEILLE. — *Président* : Colonel GUILLOT; *vice-président* : M. LÉOTARD; *secrétaire général* : M. RABILLOU; *secrétaires* : MM. ANTONOWICZ et BARBAUDY; *trésorier* : M. MOUILLERON.

METZ. — *Président* : Général BRION; *Vice-présidents* : M. PREVEL, ancien maire; M. PINON, vice-président du Tribunal civil; Colonel DEVILLE; *secrétaire général* : M^e GAUDU, avocat; *secrétaire-adjoint* : M. FRESMAN, greffier en chef; *trésorier* : M. RENAULD, banquier.

MONTLUÇON. — *Président* : M. COQUETON, ancien chef de division de Préfecture; *vice-président* : Mme FILIPPI, directrice d'E. P. S.; M. TOURAINE, inspecteur primaire; *secrétaire* : M. GABRIEL, directeur du C. C.; *trésorier* : M. GAUME, professeur.

MULHOUSE. — *Président* : M. DE RETZ, directeur général des Mines domaniales de Potasse d'Alsace; *trésorier* : M. D'ANDON.

NANTES. — *Président* : M. LYNIER, sénateur, président de la Société de Géographie.

NIMES. — *Président* : M. PAGANELLI, inspecteur d'académie; *secrétaire* : Mlle GUERRE.

NIORT. — *Directrice* : Mme BONNECARRÈRE.

ORLEANS. — *Président* : M. BERGER, député; *secrétaire* : Mlle TRÉGLOS; *Trésorier* : M. HOUREUX.

POITIERS. — *Président* : M. PINEAU, recteur; *secrétaire* : M. Prosper CHANGEUR.

PONT-A-MOUSSON. — *Président* : M. GRANDPIERRE, directeur des Hauts-Fourneaux.

RENNES. — *Président* : M. COLLAS, professeur à la Faculté des lettres.

SEDAN. — *Président* : M. MARTIN, pharmacien; *secrétaire* : Capitaine ARNAUD.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Maire; *secrétaire* : Mme MOUTON, directeur du Collège; *trésorier* : M. HENRY.

STRASBOURG. — *Président* : M. Hubert GILLOT, professeur à la Faculté des Lettres; *vice-présidents* : M. DELPECH, professeur à la Faculté de Droit; RUFF s. g. de l'U. N. C.; LARUE, proviseur du Lycée Kléber; D^r AUPSCHLAGER; *secrétaire général* : M. DROZ, professeur; *trésorier* : M. WENGER.

TOULON. — *Président* : Général RAYMOND; *vice-président* : M. SLIZENICZ; *secrétaire générale* : Mlle FLOURAC; *secrétaire* : Mlle GIRAUD; *trésorier* : M. BEAUDOIN.

TOULOUSE. — *Président* : Comte BEGOUEN; *secrétaire général* : M. DE FERRAND-PUGNIER; *trésorier* : M. CUGUILLIÈRE.

TROYES. — *Président* : M. CHEVALIER, professeur.

VERDUN. — *Président* : M. FASCINET, architecte.

VERSAILLES. — *Président* : N...